

Lukács



Lénine

1924

La vie de Lénine en bref (1870-1924)

1870 : Vladimir Ilitch Oulianov naît dans une famille de l'intelligentsia. 1887 : exécution du frère Alexandre, narodniki (populiste), pour attentat ; 1892 : Oulianov devient avocat en 1892 après avoir fréquenté le même courant.

1895 : il voyage en Europe, rencontre le groupe russe en exil Émancipation du travail (EdT dirigé par Plekhanov), Guesde et Lafargue du POF, Wilhelm Liebknecht du SPD. De retour en Russie, il fonde avec Martov l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière à Saint-Pétersbourg ; ils sont arrêtés et envoyés en Sibérie.

1899 : il publie *Le Développement du capitalisme en Russie* sous le nom de Lénine ; 1900 : exil en Suisse où, avec le groupe EdT, Lénine, Martov, Potressov et Krupskaja lancent le journal *Iskra* pour réorganiser le POSDR détruit dès sa fondation (1898) par la répression ; 1902 : Lénine publie *Que faire ?*.

1903 : au 2^e congrès du POSDR, s'opposent d'abord « économistes » et « bundistes » aux « iskristes » puis les iskristes entre ceux exigeant le militantisme des membres (la majorité autour de Lénine et Plekhanov) et les autres (une minorité autour de Martov et Axelrod, dont Trotsky). Plekhanov rejoint la fraction menchevik et lui apporte *Iskra*. Lénine, isolé dans le POSDR et l'Internationale ouvrière, après une dépression, rédige *Un pas en avant, deux pas en arrière* ; 1904 : Lénine réorganise la fraction bolchevik qui publie le journal *Vperiod*.

1905 : la révolution éclate en Russie, la fraction bolchevik encourage l'armement ; 1906 : les deux fractions se réunifient ; avec la réaction tsariste, Lénine s'exile de nouveau.

1907 : les bolcheviks se fracturent, une aile dirigée par Bogdanov s'oppose à la participation aux élections à la Douma, un parlement tronqué sans pouvoir. 1908 : Lénine rédige *Matérialisme et empiriocriticisme*.

1912 : le mouvement ouvrier reprend en Russie, la scission est consommée le Parti menchevik (PM, *Loutch*) voulant l'unité avec la bourgeoisie libérale (PKD), le Parti bolchevik (PB, *Pravda*) y étant hostile, préconisant que la révolution démocratique soit conduite par l'alliance des ouvriers et des paysans. L'IO et Trotsky tentent de les réconcilier.

1914 : Lénine prend position contre la guerre, pour une nouvelle internationale, pour mettre fin à la guerre par la révolution prolétarienne ; il étudie Hegel ; 1915 : Lénine, Radek et Zinoviev constituent une fraction internationale, la Gauche de Zimmerwald ; 1916 : Lénine publie *L'Impérialisme*.

1917 : la révolution éclate en février ; les mencheviks (PM) et les populistes (PSR) majoritaires dans les soviets, s'allient au PKD, continuent la guerre et s'opposent à la réforme agraire ; le PB rallie Trotsky, devient majoritaire dans les soviets et leur donne le pouvoir par l'insurrection d'octobre, qui est le début de la révolution socialiste mondiale ; Lénine écrit *L'État et la révolution* ; la guerre civile commence contre le gouvernement PB-PSR de gauche et des armées étrangères envahissent le territoire.

1918 : en mars, la majorité du PB décide de signer un traité avec l'Allemagne ; le PSR de gauche quitte le gouvernement ; en août, une membre du PSR blesse grièvement Lénine.

1919 : le PCR (ex-PB) et la Gauche de Zimmerwald convoquent le 1^{er} congrès de l'Internationale communiste ; en 1920, contre le gauchisme dans l'IC, Lénine publie *La Maladie infantile du communisme*.

1921 : la Russie est isolée ; confronté à l'insurrection de Kronstadt, le PCR décide de céder aux paysans et de réintroduire des mécanismes de marché (NEP) ; 1922 : Lénine tombe malade ; il se dresse contre la bureaucratisation de l'État ouvrier et le chauvinisme russe ; 1923 : il rédige son *Testament* ; 1924 : Lénine meurt le 24 janvier.

GYÖRGY LUKÁCS
LÉNINE, ÉTUDE
SUR L'UNITÉ DE SA PENSÉE

L'actualité de la révolution p. 4

Le prolétariat comme
classe dirigeante p. 8

Le parti dirigeant du prolétariat p. 14

L'impérialisme, la guerre mondiale
et la guerre civile p. 24

L'État en tant qu'arme p. 38

La « realpolitik » révolutionnaire p. 46



L'ACTUALITÉ DE LA RÉVOLUTION

Le matérialisme historique est la théorie de la révolution prolétarienne. Il en est ainsi parce que son essence est le résumé conceptuel de cet être social qui produit le prolétariat, qui détermine l'existence tout entière du prolétariat ; il en est ainsi parce que le prolétariat en lutte pour sa libération trouve en lui une claire conscience de soi. La grandeur d'un penseur prolétarien, d'un représentant du matérialisme historique se mesure par conséquent à la profondeur et à l'envergure de sa vision de ces problèmes. Elle se mesure de même à l'intensité et à la justesse avec lesquelles il est en mesure de percevoir correctement derrière les phénomènes de la société bourgeoise, ces tendances de la révolution prolétarienne qui, dans ces phénomènes et par eux, s'élèvent jusqu'à l'existence efficace et la conscience claire.

Selon ces critères Lénine est le plus grand penseur que le mouvement ouvrier révolutionnaire ait produit depuis Marx. Certes les opportunistes, qui ne peuvent plus taire aux yeux du monde le fait de son importance ni se contenter de bavarder futilement à son sujet, disent que Lénine a été un grand homme politique russe, mais qu'il lui manquait, pour être le leader du prolétariat mondial, le discernement qui lui aurait permis de saisir la différence entre la Russie et les pays capitalistes avancés, qu'il a généralisé - et telle serait sa limite à l'échelle historique - sans aucune critique les problèmes et les solutions de la réalité russe pour les appliquer au monde entier.

Ils oublient - ce qu'on oublie aujourd'hui avec raison - que, en son temps, le même reproche a été fait à Marx. On disait que Marx avait tiré, sans aucune critique, de ses observations sur la vie économique anglaise et les fabriques anglaises des lois générales de l'évolution de la société ; les observations avaient beau en soi être tout à fait justes, elles devenaient obligatoirement fausses lorsqu'elles étaient déformées en lois générales. Il est aujourd'hui superflu de réfuter en détail cette erreur et d'analyser le fait que Marx n'a en aucune façon « généralisé » des expériences prises isolément et limitées dans le temps et l'espace. Celui-ci bien au contraire a - selon la méthode de travail des génies historique et politique authentiques - aperçu d'un point de vue théorique aussi bien qu'historique, le macrocosme du capitalisme général à travers le microcosme de l'usine anglaise, de ses présupposés, de ses conditions et de ses conséquences sociales ainsi qu'à travers les tendances historiques qui conduisent à sa naissance et celles qui rendent son existence problématique.

Car c'est cela qui distingue le génie du simple routinier de la science ou de la politique. Celui-ci peut seulement comprendre et distinguer les moments du devenir social dans leurs données immédiates et dans leur isolement. Et lorsqu'il veut s'élever à des conclusions générales, il ne fait en réalité rien d'autre qu'interpréter de manière vraiment abstraite, certains aspects d'un phénomène limité dans l'espace et dans le temps comme « lois générales » et les appliquer comme telles. En revanche le génie qui a une conscience claire de la véritable tendance générale d'une époque, tendance dont l'influence est vivante, la voit précisément agir derrière l'ensemble des événements de son

temps ; il traite par conséquent également des problèmes fondamentaux décisifs de toute la période, même si lui-même ne pense parler que de questions du jour.

Aujourd'hui nous savons que c'est là que réside la grandeur de Marx. Il a saisi à partir de la structure de l'usine anglaise, toutes les tendances décisives du capitalisme moderne et les a interprétées. Il a constamment eu présente à l'esprit la totalité du développement capitaliste. C'est pourquoi il fut à même de percevoir, à la fois, dans chaque phénomène de ce développement sa totalité et, dans sa structure, son évolution.

Mais il y a très peu de gens qui savent aujourd'hui que Lénine a accompli pour notre époque ce que Marx a accompli pour l'évolution générale du capitalisme. Il a toujours vu les problèmes de l'époque tout entière dans les problèmes de l'évolution de la Russie moderne - depuis celui de la naissance du capitalisme dans un cadre absolutiste à demi féodal jusqu'à ceux de la réalisation du socialisme dans un pays rural arriéré : l'entrée dans la dernière phase du capitalisme et les possibilités d'orienter l'affrontement décisif et devenu inévitable entre la bourgeoisie et le prolétariat au profit du prolétariat pour le salut de l'humanité.

Lénine, pas plus que Marx, n'a jamais généralisé des expériences locales particulières à la Russie, limitées dans l'espace et dans le temps. Mais, avec une perspicacité géniale, il a discerné à l'endroit et au moment de ses premiers effets, le problème fondamental de notre époque : l'approche de la révolution. Et c'est dans cette perspective, dans la perspective de l'actualité de la révolution, qu'il a compris tous les phénomènes aussi bien russes qu'internationaux et qu'il les a rendus compréhensibles.

L'actualité de la révolution : telle est l'idée fondamentale de Lénine et aussi le point décisif qui l'unit à Marx. Car le matérialisme historique en tant qu'expression théorique de la lutte pour l'émancipation du prolétariat ne pouvait être appréhendé et formulé théoriquement qu'à l'instant historique où il avait déjà été mis à l'ordre du jour de l'histoire dans son actualité pratique. À un moment où d'après les paroles de Marx n'apparaît dans la misère du prolétariat, non plus seulement la misère elle-même, mais au contraire l'aspect révolutionnaire « qui renversera la vieille société ». Certes il fallait alors la vision intrépide du génie pour saisir l'actualité de la révolution prolétarienne. Car la révolution prolétarienne n'est visible pour le commun des mortels que lorsque les masses ouvrières sont déjà en train de lutter sur les barricades. Et ces individus moyens sont d'autant plus aveugles qu'ils ont subi une formation marxiste vulgaire. Car les fondements de la société bourgeoise sont aux yeux du « marxiste » vulgaire tellement inébranlables que même à l'heure où ses craquements se manifestent de la façon la plus évidente, il ne souhaite que le retour à son état « normal » il ne voit dans ses crises que des épisodes passagers et même en une telle période considère la lutte comme la révolte irraisonnable de gens peu sérieux contre le capitalisme invincible malgré tout. Les combattants des barricades lui apparaissent donc comme des égarés ; la révolution écrasée comme une « faute » ; et les « marxistes » vulgaires traitent les

bâtisseurs du socialisme dans une révolution victorieuse comme des criminels, car à leurs yeux la victoire ne peut être qu'éphémère.

Le matérialisme historique a donc - déjà en tant que théorie - l'actualité universelle de la révolution prolétarienne comme prémisses. En ce sens l'actualisation de la révolution prolétarienne constitue le noyau de la doctrine marxiste, comme fondement objectif de toute la période et en même temps comme clé pour sa compréhension. Cependant en dépit de cette restriction qui s'est exprimée dans le très net refus de toutes illusions non fondées, dans la condamnation sévère de toutes tentatives de putsch, l'interprétation opportuniste s'accroche aussitôt, dans le détail, aux prétendues erreurs des prévisions particulières de Marx, pour extirper absolument et radicalement, par ce moyen détourné, la révolution de tout l'édifice marxiste. Et en cela les défenseurs « orthodoxes » de Marx rejoignent à moitié chemin ses critiques. Kautsky n'a-t-il pas expliqué à Bernstein que l'on peut tranquillement abandonner à l'avenir la décision de la dictature du prolétariat (à un avenir très lointain, bien entendu) ?

Lénine a restauré sur ce point la pureté de la théorie marxiste. Et il l'a conçue précisément sur ce point à la fois d'une manière plus claire et plus concrète. Non pas qu'il ait cherché d'une manière ou d'une autre à corriger Marx. Il a simplement fait entrer dans cette théorie la marche continue de l'histoire depuis la mort de Marx. Et cela signifie que l'actualité de la révolution prolétarienne n'est plus désormais seulement un horizon de l'histoire universelle planant au-dessus de la classe ouvrière en voie d'émancipation, mais que la révolution est déjà devenue une question à l'ordre du jour du mouvement ouvrier. Lénine pouvait sans peine supporter le reproche de blanquisme, etc., que cette position fondamentale lui a valu, se trouvant ici en bonne compagnie à juste titre avec Marx, dont « certains aspects » avaient déjà été traités de blanquistes. D'une part, pas plus Marx que Lénine ne se sont jamais représentés l'actualité de la révolution prolétarienne et ses objectifs finaux comme si on pouvait à présent la réaliser n'importe comment, à n'importe quel moment. Mais, d'autre part, pour l'un comme pour l'autre, l'actualité de la révolution fournit le critère sûr pour les décisions dans toutes les actions quotidiennes. L'actualité de la révolution indique la note dominante de toute une époque. Seule la relation des actions isolées avec ce noyau central, qui ne peut être trouvée que par l'analyse précise de l'ensemble historico-social, fait que les actions isolées sont révolutionnaires ou contre-révolutionnaires. L'actualité de la révolution signifie par conséquent ceci : traiter tout problème quotidien particulier en liaison concrète avec la totalité historico-sociale ; les considérer comme moments de l'émancipation du prolétariat. L'enrichissement que le marxisme doit à Lénine consiste simplement - simplement ! - dans la liaison plus intime, plus visible et plus lourde de conséquence des actions isolées avec le destin général, le destin révolutionnaire de la classe ouvrière tout entière. Il signifie simplement que chaque question actuelle - déjà en tant que question du jour - est en même temps devenue un problème fondamental de la révolution.

L'évolution du capitalisme a fait de la révolution prolétarienne une question à l'ordre du jour. Lénine n'est pas le seul à avoir vu l'approche de cette révolution. Il se distingue cependant par son courage, son dévouement et son abnégation, non seulement de ceux qui, au moment où la révolution prolétarienne proclamée par

eux comme actuelle en théorie est entrée dans sa phase pratique, se dérobent lâchement, mais il se distingue aussi par sa clarté théorique des meilleurs révolutionnaires contemporains, les plus lucides et les plus dévoués. Car même ceux-ci n'ont reconnu la révolution prolétarienne que de la manière avec laquelle Marx lui-même, à son époque, l'a saisie : comme problème fondamental de toute la période. Mais ils furent incapables de faire de cette connaissance exacte - exacte dans la perspective de l'histoire mondiale, mais seulement dans cette perspective - le fil conducteur certain pour régler toutes les questions du jour, aussi bien les questions politiques qu'économiques, théoriques que tactiques, d'agitation que d'organisation. Lénine seul a fait le pas vers la concrétisation du marxisme devenu désormais tout à fait pratique. C'est pourquoi il est, à l'échelle historique mondiale, le seul théoricien à la hauteur de Marx, que la lutte pour l'émancipation du prolétariat ait produit jusque-là.

LE PROLÉTARIAT COMME CLASSE DIRIGEANTE

L'instabilité de la situation en Russie s'est révélée longtemps avant le véritable développement du capitalisme, longtemps avant l'existence d'un prolétariat industriel. La dissolution de la féodalité agraire et la désagrégation de l'absolutisme bureaucratique étaient déjà bien auparavant devenues des faits incontestables de la réalité russe, mais elles ont de plus donné naissance - dans l'agitation paysanne et la révolutionnarisation de l'intelligentsia « déclassée » - à des couches sociales qui se sont soulevées de temps en temps contre le tsarisme, bien que de façon obscure, confuse et purement élémentaire. Il est évident que le développement du capitalisme devait augmenter considérablement ce bouleversement objectif et ses conséquences idéologiques révolutionnaires, quoique le fait de ce développement aussi bien que son importance soient restés cachés même aux yeux des plus lucides. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle il devint de plus en plus flagrant que la Russie qui était encore en 1848 le rempart de la réaction européenne évoluait peu à peu dans le sens d'une révolution. La question était simplement la suivante : quel caractère aurait cette révolution ? Et, en étroite relation avec cela, quelle classe devait y jouer le rôle dirigeant ?

Il va sans dire que les premières générations de révolutionnaires ne se sont posés ces questions que de manière encore très confuse. Ils virent avant tout dans les groupes qui se soulevaient contre le tsarisme un ensemble homogène : le peuple. La division entre intellectuels et travailleurs manuels ne pouvait certes pas rester dissimulée même à ce niveau de développement mais elle n'avait aucun poids décisif puisque le « peuple » ne pouvait pas encore avoir un caractère très prononcé du point de vue de classe et que, parmi les intellectuels, seuls les révolutionnaires vraiment sincères s'étaient joints au mouvement ; des révolutionnaires dont les principes inébranlables étaient : s'absorber dans le « peuple », être au service exclusif de ses intérêts.

Quoi qu'il en soit l'évolution de l'Europe ne pouvait pas, même à cette étape du mouvement révolutionnaire, ne pas influencer la marche des événements et, par conséquent, la perspective historique à partir de laquelle les révolutionnaires ont jugé les événements. Et ici devait se poser inévitablement la ques-

tion : l'évolution de l'Europe, le développement du capitalisme sont-ils aussi pour la Russie un destin inexorable ? La Russie doit-elle aussi passer par l'enfer du capitalisme pour trouver son salut dans le socialisme ? Ou bien est-elle à même de sauter ces stades de développement, à cause de l'originalité de ses conditions, à cause de la commune villageoise encore existante et de trouver directement, à partir du communisme primitif, le chemin du communisme évolué ?

La réponse à cette question n'était alors pas du tout si évidente qu'elle le paraît aujourd'hui.

Si la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, et que toutes deux se complètent, la propriété commune actuelle de la Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste. (Friedrich Engels, *Préface à l'édition russe du Manifeste*, 1882)

Il n'est pas question de faire, ni même d'esquisser ici, l'historique des luttes théoriques autour de cette question. Il nous faut seulement choisir notre point de départ pour ce problème, parce qu'avec lui était soulevée pour la Russie la question de la classe dirigeante de la révolution à venir. Car il est évident que la reconnaissance du communisme villageois comme point de départ et comme fondement économique de la révolution fait nécessairement des paysans la classe dirigeante du bouleversement social. Et conformément à cette base économique-sociale de la révolution, différente de celle de l'Europe, la révolution devrait aussi chercher un autre fondement théorique que le matérialisme historique, qui n'est pas autre chose que l'expression théorique du passage nécessaire du capitalisme au socialisme que la société accomplit sous la conduite de la classe ouvrière. Le débat concernant le fait de savoir si la Russie est sur le point de se développer de manière capitaliste, si le capitalisme peut se développer en Russie ; d'autre part la controverse scientifique et méthodologique pour savoir si le matérialisme historique est une théorie de l'évolution sociale valable universellement ; et enfin la discussion pour savoir quelle classe sociale est appelée à devenir le véritable moteur de la révolution russe : tout cela tourne autour du même problème. Tout cela est l'expression idéologique de l'évolution du prolétariat russe : des moments du développement de son indépendance idéologique (et par conséquent tactique, organisationnelle, etc.) à l'égard des autres classes de la société.

Ceci est un processus pénible et de longue haleine que chaque mouvement ouvrier doit surmonter. Ne sont ici spécifiquement russes que les problèmes particuliers pour lesquels l'originalité de la situation des classes et l'autonomie des intérêts de classe du prolétariat acquièrent de l'importance (en Allemagne la classe ouvrière se trouvait à ce stade dans la période de Lassalle, Bebel et Schweitzer, et l'unité allemande en était une question décisive). Mais justement ces problèmes locaux particuliers doivent trouver en tant que tels une véritable solution lorsqu'il faut acquérir pour le prolétariat l'autonomie de l'action selon une ligne de classe. La meilleure formation théorique ne sert ici absolument à rien si elle se borne au général ; pour devenir efficace dans la pratique, elle doit s'exprimer justement dans la solution de ces problèmes particuliers. (Ainsi par exemple l'ardent internationaliste Wilhelm Liebknecht, élève direct de Marx, ne réussit pas plus souvent ni plus sûrement, dans des questions particulières sem-

blables, à trouver la bonne décision à prendre que les disciples de Lassalle, qui, du point de vue purement théorique, étaient beaucoup plus confus.) Mais il y a aussi, dans cette situation, le fait spécifiquement russe que cette lutte théorique concernant l'autonomie du prolétariat, concernant la compréhension de son rôle dirigeant dans la révolution montante, n'ait nulle part trouvé une solution aussi claire et précise que justement en Russie. C'est ainsi que les hésitations et les rechutes que nous pouvons observer dans tous les pays développés sans exception - non pas dans les résultats de la lutte des classes où elles sont inévitables, mais dans la clarté théorique et l'assurance dans la tactique et l'organisation du mouvement ouvrier - purent être épargnées en grande partie au prolétariat russe. Il put - du moins dans sa couche la plus consciente - se développer aussi clairement du point de vue théorique et organisationnel, de la même façon que sa situation objective de classe s'est développée directement à partir des forces économiques du capitalisme russe.

Lénine n'a pas été le premier à entreprendre cette lutte. Mais il est le seul à avoir pensé radicalement jusqu'au bout toutes les questions, le seul à avoir radicalement mis en pratique sa compréhension théorique.

Lénine n'était que l'un des porte-parole théoriques dans la lutte contre le socialisme russe « autochtone », contre les Narodniki. Ceci est facile à comprendre, car sa lutte théorique avait pour but de prouver le rôle dirigeant et autonome du prolétariat dans le destin à venir de la Russie. Mais comme la voie et les moyens de cette discussion ne pouvaient que consister à prouver que le cours typique de l'évolution du capitalisme tracé par Marx (l'accumulation primitive) était aussi valable pour la Russie, ces débats devaient emmener, passagèrement, les porte-parole de la lutte de classe prolétarienne et les idéologues du capitalisme russe naissant sur un même terrain. La différenciation théorique du prolétariat du magma que constitue le « peuple » n'entraîna pas du tout automatiquement la compréhension et la reconnaissance de son autonomie, de son rôle dirigeant. Bien au contraire ! La simple conséquence mécanique et non dialectique de la preuve que les tendances de l'évolution de la vie économique en Russie vont dans le sens du capitalisme, semble être la reconnaissance entière de cette réalité, l'encouragement de sa venue. Et certes non seulement pour la bourgeoisie libérale dont l'idéologie - transitoirement - « marxiste » devient compréhensible, si l'on considère que le marxisme est la seule théorie économique qui montre nécessairement la genèse du capitalisme à partir de la désagrégation du monde précapitaliste. Cette jonction doit apparaître bien plus encore comme nécessaire à tous les marxistes « prolétariens » qui conçoivent le marxisme de façon mécanique et non pas dialectique, eux qui ne comprennent pas - ce que Marx a appris de Hegel et a fait entrer dans sa théorie après l'avoir libéré de toute mythologie et de tout idéalisme - que la reconnaissance d'un fait ou d'une tendance comme existants réellement ne signifie pas pour autant que celle-ci doive être reconnue comme réalité déterminante de l'action. Que le devoir sacré de tout marxiste authentique est certes de regarder les faits en face sans illusion ni frayeur, qu'il y a toujours quelque chose pour le véritable marxiste qui est plus vrai, donc plus important, que les faits isolés ou les tendances, à savoir la réalité du processus général, la totalité de l'évolution de la société.

C'est l'affaire de la bourgeoisie de développer des trusts, d'envoyer des enfants et des femmes dans les usines, de les y ruiner, de les éreinter et de les condamner à la plus grande misère. Nous ne réclamons pas une telle évolution, nous ne la soutenons pas, mais nous luttons au contraire contre elle. Mais de quelle manière luttons-nous ? Nous savons que les trusts et le travail des femmes en usines sont un progrès. Nous ne voulons pas rétrograder vers l'artisanat, vers le capitalisme sans monopolisation, vers le travail des femmes à la maison. En avant à travers les trusts et, au-delà d'eux, vers le socialisme ! (Sur le mot d'ordre de désarmement, octobre 1916)

Nous avons ainsi déterminé l'angle sous lequel Lénine résout tout cet ensemble de questions. Et il s'ensuit que la reconnaissance de la nécessité d'un développement capitaliste en Russie, la reconnaissance du progrès historique qui y est lié, ne signifient aucunement que le prolétariat doit pour cela soutenir ce développement. Il est forcé de saluer ce développement qui seul prépare le terrain pour l'avènement du prolétariat comme facteur de puissance décisif. Mais il doit aussi les saluer en tant que condition, que préalable à sa propre lutte impitoyable contre le véritable agent de ce développement : contre la bourgeoisie.

Ce n'est que grâce à cette compréhension dialectique de la nécessité de tendances historiques que se crée l'espace théorique pour l'apparition autonome du prolétariat sur la scène de la lutte des classes. Car si on affirme la nécessité d'un développement capitaliste en Russie, comme l'ont fait les champions idéologiques de la bourgeoisie russe et ultérieurement les mencheviks, on en déduit la conséquence que la Russie doit avant toute chose achever son évolution capitaliste. L'agent de cette évolution est la bourgeoisie. Ce n'est que lorsque cette évolution sera très avancée, que lorsque la bourgeoisie aura déblayé les débris politiques et économiques de la féodalité et mis à sa place un pays moderne, capitaliste, démocratique etc., que la lutte de classe autonome du prolétariat pourra commencer. L'apparition prématurée d'un prolétariat aux objectifs de classe autonomes serait inutile non seulement parce que le prolétariat en tant que facteur de puissance propre entre à peine en ligne de compte dans cette lutte entre la bourgeoisie et le tsarisme, mais aussi parce qu'elle risque de lui être fatale, car il effraie la bourgeoisie, affaiblit sa puissance de choc en face du tsarisme et la jette directement dans les bras du tsarisme. Le prolétariat n'entre donc - pour le moment - en jeu que comme force d'appoint de la bourgeoisie libérale dans son combat pour une Russie moderne.

Il est clair même si cela n'a pas été complètement élucidé autrefois dans les discussions, que la question de l'actualité de la révolution était le fondement de toute cette controverse et c'est à partir de là que les voies divergèrent pour les participants de cette controverse, qui, eux, n'étaient pas des idéologues bourgeois plus ou moins conscients ; la question était de savoir si la révolution devait être considérée comme un problème actuel, comme une question à l'ordre du jour du mouvement ouvrier, ou bien si en tant que « but final » lointain elle semblait incapable d'exercer une influence déterminante sur les décisions du moment. Il est cependant plus que contestable que le point de vue menchevique, même si la justesse de ses perspectives historiques pouvait être reconnue, ait été acceptable pour le prolétariat ; on peut se demander en effet à bon

escent si un suivisme aussi fidèle à l'égard de la bourgeoisie n'obscurcit pas la conscience de classe du prolétariat au point qu'une séparation d'avec la bourgeoisie doit rendre - idéologiquement parlant - impossible ou du moins difficilement possible une action autonome du prolétariat, même à un moment de l'histoire considéré comme favorable par la théorie menchevique. (Que l'on pense au mouvement ouvrier anglais). Évidemment cette hypothèse est oiseuse dans la pratique. Car la dialectique de l'histoire que les opportunistes cherchent à supprimer dans le marxisme, doit cependant rester opérante en eux-mêmes contre leur propre volonté ; elle les pousse dans le camp de la bourgeoisie, et le moment où le prolétariat doit entrer en scène de manière autonome est repoussé chez eux dans le lointain nébuleux d'un avenir qui ne se réalisera jamais vraiment.

L'histoire a donné raison à Lénine et aux peu nombreux annonciateurs de l'actualité de la révolution. L'alliance avec la bourgeoisie progressiste, qui, déjà à l'époque des luttes pour l'unité allemande s'était révélée être une illusion, n'aurait été féconde que s'il avait été possible pour le prolétariat en tant que classe de suivre la bourgeoisie jusque dans une alliance avec le tsarisme. Car il découle de l'actualité de la révolution prolétarienne que la bourgeoisie a cessé d'être une classe révolutionnaire. Le processus économique dont elle est restée l'agent et la bénéficiaire signifie certes un progrès à l'égard de l'absolutisme et de la féodalité. Mais ce caractère progressiste de la bourgeoisie est devenu à son tour dialectique. Cela signifie que s'est relâché le lien nécessaire des conditions économiques d'existence de la bourgeoisie avec les exigences de la démocratie politique, de l'État constitutionnel, etc., qui furent réalisées, mais partiellement seulement, par la grande Révolution française sur les ruines de l'absolutisme féodal. L'approche de plus en plus rapide de la révolution prolétarienne rend d'une part possible une alliance entre la bourgeoisie et l'absolutisme féodal qui, tout en garantissant les conditions économiques d'existence et d'accroissement de la bourgeoisie, laisse la prépondérance politique aux vieilles puissances dirigeantes. D'autre part la bourgeoisie qui dépérit de cette façon idéologiquement, transmet à la révolution prolétarienne la réalisation de ses anciennes revendications révolutionnaires. Bien que cette alliance entre la bourgeoisie et les vieilles puissances dirigeantes soit très problématique puisqu'il s'agit d'un compromis issu de la peur commune d'une plus grande calamité et non pas d'une alliance de classe fondée sur une communauté positive d'intérêts, elle est cependant un fait nouveau et important. Fait vis-à-vis duquel la « preuve » schématique et mécanique du « lien nécessaire » entre le développement capitaliste et la démocratie se révèle absolument être une illusion.

D'une façon générale, la démocratie politique n'est qu'une des formes possibles (même si elle est théoriquement normale pour le capitalisme « pur ») de superstructures du capitalisme. Comme les faits le prouvent, le capitalisme aussi bien que l'impérialisme se développent sous n'importe quelle forme politique et ils s'assujettissent toutes ces formes. (Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, juillet 1916)

En Russie en particulier ce rapide revirement de la bourgeoisie qui passa d'une opposition apparemment radicale à un soutien du tsarisme, repose essentiellement sur le fait que le capitalisme, qui n'avait pas eu en Russie un développement « organique », mais qui y avait été transplanté, montrait déjà en ses débuts un caractère prononcé de monopole (prépondérance des grandes entreprises, rôle du capital financier, etc.). Il s'ensuit que la bourgeoisie fut une couche sociale numériquement plus réduite et socialement plus faible que dans d'autres pays où eut lieu un développement capitaliste plus « organique » ; mais il s'ensuit en même temps que le prolétariat révolutionnaire trouve dans les grandes entreprises les fondements matériels nécessaires à son développement et ceci beaucoup plus rapidement que ne l'aurait laissé supposer l'interprétation schématiquement statistique du rythme de développement du capitalisme russe.

Mais si l'alliance avec la bourgeoisie libérale se révèle illusoire, si le prolétariat qui a acquis chèrement son indépendance rompt définitivement avec la notion chaotique de « peuple », ne se trouve-t-il pas de manière définitive, justement à cause de cette indépendance difficilement atteinte, dans un isolement sans espoir, n'est-il pas conduit à mener une lutte d'avance vouée à un échec certain ? Cette objection facile à concevoir qui a souvent été faite contre la vision de l'histoire qu'avait Lénine serait valable si le rejet de la théorie agraire des Narodniki, la reconnaissance de la dissolution nécessaire des restes du communisme agraire n'étaient pas également de nature dialectique. La dialectique de ce processus de dissolution - car la connaissance dialectique n'est toujours que la formulation conceptuelle d'une situation de fait réel et dialectique - consiste en ceci : la nécessité de la dissolution de ces formes n'a de sens nettement déterminé que négativement qu'en tant que processus de dissolution. Il est absolument impossible de déterminer à partir de ce dernier la tournure que prendra le processus dans son aspect positif. Cela dépend de l'évolution du contexte social, du destin de la totalité historique. En termes plus concrets : ce processus de dissolution économiquement inévitable des vieilles formes agraires (depuis le cas du grand propriétaire terrien jusqu'au petit paysan) peut se faire de deux façons.

Les deux vestiges du servage peuvent disparaître à la suite d'une réorganisation des domaines seigneuriaux ou de la suppression des domaines féodaux, autrement dit au moyen de réformes ou au moyen d'une révolution... Dans le premier cas, l'exploitation féodale se transforme lentement en exploitation bourgeoise, en vouant les paysans pour des dizaines d'années à la plus dure expropriation et à l'asservissement... Dans le second cas, le paysan prédomine, devenant l'agent exclusif de l'agriculture et se transformant en fermier capitaliste. (Programme agraire de la sociale-démocratie, décembre 1907)

Ces deux voies sont possibles, et toutes deux représentent un progrès économiquement parlant par rapport au statu quo. Mais si ces deux tendances sont également possibles et, en un certain sens également progressistes, qu'est-ce qui décidera de la réalisation effective de l'une des deux tendances ? La ré-

ponse de Lénine à cette question comme à toutes les autres est claire et précise : la lutte des classes.

Ainsi se dessinent plus clairement et plus concrètement les grands traits du contexte dans lequel le prolétariat doit apparaître de façon autonome en tant que classe dirigeante. Car la force décisive dans cette lutte de classe, qui pour la Russie signifie le passage du Moyen-Âge à l'époque moderne, ne peut être que le prolétariat. Les paysans, non seulement à cause de leur niveau culturel terriblement arriéré, mais surtout à cause de leur situation objective de classe, ne sont capables que d'une révolte élémentaire contre leur situation de plus en plus intenable. De par leur situation objective de classe, ils sont destinés à rester une couche sociale hésitante entre plusieurs politiques, une classe dont le destin dépend en fin de compte de la lutte de classe dans les villes, du sort des villes, de la grande industrie, de l'appareil d'État, etc.

C'est dans ce contexte seulement que la décision se trouve être dans les mains du prolétariat. Sa lutte contre la bourgeoisie serait peut-être, à l'instant historique donné, moins riche de perspectives si la bourgeoisie réussissait à liquider à son profit la féodalité de la situation agraire russe. C'est le tsarisme qui, en lui rendant la tâche plus difficile, explique principalement son attitude passagèrement révolutionnaire ou au moins oppositionnelle. Mais tant que cette question n'est pas résolue, un déchaînement élémentaire de millions de ruraux asservis et surexploités est possible à chaque instant. Un déchaînement élémentaire auquel le prolétariat seul peut donner une orientation qui conduit alors le mouvement des masses à un but réellement profitable pour elles. Un déchaînement élémentaire qui crée alors les conditions dans lesquelles le prolétariat peut entreprendre le combat contre le tsarisme et la bourgeoisie avec toutes les chances de victoire de son côté.

Ainsi c'est la structure économique et sociale de la Russie qui a créé les fondements objectifs de l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie. Leurs objectifs de classes sont différents. C'est pourquoi leur assemblage chaotique dans la notion populiste et confuse de « peuple » devait se disloquer. Mais ils ne peuvent réaliser ces objectifs de classe différents que dans la lutte commune. On voit alors revenir transformé dialectiquement, la vieille idée des Narodniki, dans la conception léniniste du caractère de la révolution russe. La notion confuse et abstraite de « peuple » dut être écartée, mais seulement pour faire apparaître, à partir de la compréhension concrète des conditions d'une révolution prolétarienne, la notion de peuple dans son acception révolutionnaire à savoir l'alliance révolutionnaire de tous les opprimés. C'est pourquoi le parti de Lénine se considère à juste titre comme l'héritier des traditions authentiquement révolutionnaires des Narodniki. Mais comme la conscience, et avec elle la faculté de diriger une telle lutte ne se trouvent que dans la conscience de classe du prolétariat, celui-ci peut et doit dans la révolution qui monte devenir la classe dirigeante du bouleversement social.

LE PARTI DIRIGEANT DU PROLÉTARIAT

La mission historique du prolétariat est donc de se détacher de toute entente idéologique avec les autres classes et de trouver sa claire conscience de classe fondée sur la spécificité de sa situation de classe et sur l'autonomie de ses intérêts de classe qui en découlent. De cette manière seulement il sera capable de diriger tous les opprimés et les exploités de la société bourgeoise dans la lutte commune contre leurs maîtres politiques et économiques. Le fondement objectif du rôle dirigeant du prolétariat est son rôle dans le processus de production du capitalisme. Ce serait cependant appliquer la théorie marxiste de façon mécanique et par là se bercer complètement d'illusions contraires à la vérité historique que de s'imaginer que la conscience de classe vraie et susceptible de conduire à la prise du pouvoir peut naître d'elle-même au sein du prolétariat, progressivement, sans heurts, ni régressions, comme si le prolétariat pouvait idéologiquement se pénétrer peu à peu de sa vocation révolutionnaire selon une ligne de classe. Les débats autour des thèses de Bernstein ont clairement démontré l'impossibilité de la transcroissance économique du capitalisme en socialisme. La réplique idéologique de cette doctrine a cependant subsisté activement dans la pensée de nombreux révolutionnaires sincères en Europe sans être réfutée, sans même être reconnue comme problème ou danger. Non pas que les plus avertis d'entre eux aient vraiment méconnu l'existence et l'importance de ce problème ; qu'ils n'aient pas vu que la victoire définitive du prolétariat doit passer par un long chemin et de longues défaites et qu'ainsi des régressions non seulement matérielles mais aussi idéologiques à un stade inférieur au niveau d'évolution déjà atteint sont inévitables. Ils savaient - pour utiliser la formule de Rosa Luxemburg - que la révolution ne pouvait plus venir trop « tôt » du point de vue des prémisses socio-économiques, par contre qu'elle arriverait nécessairement trop « tôt », avant que le prolétariat dans son ensemble ne soit pénétré de la conscience de classe socialiste, c'est-à-dire capable de maintenir le pouvoir. Même si dans cette perspective historique relative au chemin que doit parcourir le prolétariat pour se libérer, l'on considère qu'une auto-éducation révolutionnaire spontanée des masses prolétariennes (par des actions de masse et leurs leçons) soutenues par une agitation, une propagande, etc., théoriquement justes du parti, suffit pour garantir l'évolution nécessaire, on n'a pas dépassé d'une manière ou d'une autre le point de vue de l'idéologie de la spontanéité, de l'entrée progressive et automatique du prolétariat dans sa vocation révolutionnaire.

Lénine fut le premier - et pendant longtemps le seul - leader et théoricien important à s'attaquer au problème central du point de vue théorique et décisif du point de vue pratique : à savoir sous l'angle de l'organisation. Le différend concernant le premier paragraphe des statuts de l'organisation au congrès de Bruxelles-Londres en 1903 est maintenant déjà connu de tous, la question était de savoir si celui qui soutenait le parti et travaillait sous son contrôle pouvait en être membre (comme le voulaient les mencheviks), ou bien si la participation aux organisations illégales, l'absorption de l'existence entière dans le travail du parti, la subordination totale à sa discipline - conçue de façon très sévère - étaient ici indispensables. Les autres questions organisationnelles, par exemple

la centralisation, ne sont que les conséquences nécessaires et objectives de cette prise de position. D'autre part cette controverse n'est compréhensible qu'à partir des deux positions fondamentales antagonistes sur la possibilité, le déroulement probable et le caractère de la révolution, relations que seul à l'époque Lénine avait analysées.

Le plan d'organisation bolchevik fait ressortir, de la masse plus ou moins chaotique de l'ensemble de la classe, un groupe de révolutionnaires conscients du but et prêts à tous les sacrifices. Mais ne court-on pas ainsi le risque de voir ces « révolutionnaires professionnels » se détacher de la vie de leur classe et dans cette séparation de dégénérer en groupe de conspirateurs, en secte ? Ce plan d'organisation n'est-il pas simplement la conséquence pratique de ce « blanquisme » que les révisionnistes « perspicaces » prétendaient découvrir même chez Marx ? Il n'est pas possible d'étudier ici dans quelle mesure ce reproche est erroné même à l'égard de Blanqui. Il n'atteint pas en tout cas le fondement de la doctrine léniniste de l'organisation, parce que, selon Lénine, le groupe des révolutionnaires professionnels n'a eu à aucun moment pour mission de « faire » la révolution, ou bien d'entraîner avec elle la masse inactive par son action indépendante et courageuse, de la mettre en quelque sorte devant le fait accompli de la révolution. L'idée léniniste de l'organisation présuppose la réalité de la révolution, l'actualité de la révolution. Si les mencheviks avaient eu le dernier mot dans leur prévision de l'histoire, si l'on était allé au-devant d'une période de prospérité relativement calme et d'extension progressive de la démocratie, où les vestiges de la féodalité auraient tout au plus été balayés dans les pays arriérés par le « peuple » et par les classes « progressistes », les groupes de révolutionnaires professionnels se seraient alors figés dans le sectarisme ou seraient devenus de simples cercles de propagande. Le parti en tant qu'organisation fortement centralisée des éléments les plus conscients du prolétariat - et seulement ceux-ci - est conçu comme l'instrument de la lutte des classes dans une période révolutionnaire. « On ne peut pas, disait Lénine, séparer mécaniquement les questions politiques des questions d'organisation », et celui qui approuve ou refuse l'organisation bolchevik du parti sans tenir compte si l'on est ou non dans l'époque des révolutions prolétariennes, n'a rien compris à l'essence de cette organisation.

Mais d'un point de vue tout à fait opposé on pourrait soulever l'objection suivante : l'actualité de la révolution rend précisément une telle organisation superflue. Il aurait peut-être été utile au cours de la période d'arrêt du mouvement révolutionnaire de rassembler les révolutionnaires professionnels dans une organisation. Mais une telle organisation est inutile et absurde dans les années révolutionnaires elles-mêmes, lorsque les masses sont profondément bouleversées, lorsqu'elles amassent plus d'expériences révolutionnaires et mûrissent plus vite en quelques semaines, en quelques jours même, qu'en dix ans, lorsqu'apparaissent sur la scène de la révolution jusqu'aux éléments de la classe qui habituellement ne participent pas au mouvement, même lorsqu'il s'agit de leurs intérêts quotidiens immédiats. Elle gaspille des énergies dont on pourrait tirer parti, et lorsque son influence s'étend, elle est un frein à l'activité créatrice révolutionnaire spontanée des masses.

Il est évident que cette objection nous renvoie au problème déjà évoqué comment le prolétariat peut-il idéologiquement se pénétrer progressivement de sa vocation révolutionnaire selon une ligne de classe ? Le *Manifeste du parti communiste* caractérise très nettement les rapports entre le parti révolutionnaire du prolétariat et l'ensemble de la classe.

Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points : dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tous les prolétariats, et, dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours les intérêts du prolétariat dans son ensemble. Pratiquement les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraîne toutes les autres ; théoriquement ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien.

En d'autres termes, ils sont l'incarnation visible de la conscience de classe du prolétariat. Et la question de leur organisation dépend de la manière probable dont le prolétariat conquerra véritablement sa propre conscience de classe, et la fera entièrement sienne. Quiconque ne conteste pas purement et simplement la fonction révolutionnaire du parti, reconnaît que cela ne se fait pas automatiquement sous l'effet mécanique des forces économiques de la production capitaliste, ni par le simple développement organique de la spontanéité des masses. La différence entre la conception de Lénine du parti et les autres conceptions repose essentiellement sur deux points : premièrement la différenciation économique au sein du prolétariat (l'apparition de l'aristocratie ouvrière, etc.) est analysée plus à fond et dans toutes ses conséquences ; deuxièmement, la coopération révolutionnaire du prolétariat avec les autres classes est envisagée dans la perspective historique nouvelle ainsi tracée. Il s'ensuit une importance accrue du prolétariat dans la préparation et la direction de la révolution et par conséquent du rôle dirigeant du parti à l'égard de la classe ouvrière.

La naissance et l'importance croissante de l'aristocratie ouvrière aboutit de ce point de vue au fait suivant : la divergence permanente, quoique relative, entre les intérêts quotidiens immédiats de certaines couches ouvrières et les véritables intérêts de toute la classe ne fait que croître et se pétrifie dans ce développement. Le développement capitaliste qui, au début, a nivelé et unifié de force la classe ouvrière divisée par l'éloignement géographique et par l'existence de corps de métiers, etc., crée maintenant une nouvelle différenciation. Et celle-ci n'a pas seulement pour conséquence que le prolétariat ne s'oppose plus désormais à la bourgeoisie dans une hostilité unanime. Mais de plus apparaît le danger que ces couches sociales ne soient capables d'influencer la classe ouvrière toute entière et de la faire rétrograder idéologiquement dans la mesure où, accédant à un style de vie petit-bourgeois, occupant des postes dans la bureaucratie du parti, des syndicats, parfois dans les municipalités, etc., elles acquièrent une certaine supériorité par rapport aux autres couches prolé-

riennes quant à la culture formelle, la routine administrative, etc., et ceci en dépit (ou plutôt à cause) de leur idéologie embourgeoisée, leur manque de maturité de conscience de classe prolétarienne. Autrement dit, elles contribuent par leur influence dans les organisations du prolétariat, à obscurcir la conscience de classe de tous les travailleurs, à les orienter vers un accord tacite avec la bourgeoisie.

En face d'un tel danger, ni la simple clarté théorique des groupes révolutionnaires conscients, ni l'agitation et la propagande correspondantes ne peuvent suffire. Car pendant très longtemps ces intérêts antagonistes n'apparaissent pas clairement à tous les ouvriers, tellement même que parfois leurs représentants idéologiques ne s'aperçoivent pas qu'ils se sont déjà écartés des chemins de la classe ouvrière dans son ensemble. C'est pourquoi de telles différences peuvent être très facilement masquées aux yeux des ouvriers et présentées comme « divergence théorique d'opinions », comme simples « différences tactiques ». Et l'instinct révolutionnaire des ouvriers, qui se décharge par moments en de vastes actions de masses spontanées, se trouve incapable de maintenir la conscience de classe au niveau atteint à travers l'action spontanée, et de la garder en tant qu'acquis durable pour toute la classe ouvrière.

Ne serait-ce que pour cette raison l'organisation autonome des éléments totalement conscients de la classe devient essentielle. Mais cette étude nous montre que la forme d'organisation est pour Lénine indissolublement liée à la prévision de la proximité de la révolution. Car c'est seulement dans un tel contexte que toute déviation du véritable chemin de la classe ouvrière apparaît comme fatal et irrémédiable ; que la décision prise dans une question d'actualité apparemment sans grande importance peut avoir une portée considérable pour toute la classe ouvrière ; et c'est seulement dans un tel contexte qu'il devient vital pour le prolétariat de voir matérialisées à travers son parti de manière bien visible et claire la pensée et l'action qui correspondent vraiment à sa situation de classe.

Mais l'actualité de la révolution signifie en même temps que l'effervescence de la société, l'effondrement de ses anciennes structures ne se limitent pas uniquement au prolétariat, mais s'emparent de toutes les classes de la société.

C'est seulement lorsque « ceux d'en bas » ne veulent plus et que « ceux d'en haut » ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière que la révolution peut triompher. La révolution est impossible sans une crise nationale affectant exploités et exploités. (La Maladie infantile du communisme, avril 1920)

Plus la crise est profonde plus les chances de la révolution sont grandes. Mais plus elle est profonde et plus nombreuses sont les couches sociales concernées, plus elle recèle, entrecroisés, de mouvements élémentaires différents et plus les rapports de force entre les deux classes dont dépend en fin de compte l'issue de la lutte, bourgeoisie et prolétariat, deviennent confus et changeants. Si le prolétariat veut être victorieux dans cette lutte, il doit encourager et soutenir tout courant qui contribue au pourrissement de la société bourgeoise, il doit chercher à intégrer dans le mouvement révolutionnaire d'ensemble tout

mouvement élémentaire si peu clair soit-il, de toute couche sociale opprimée. Et l'approche d'une période révolutionnaire se caractérise aussi par le fait que tous les mécontents de l'ancienne société cherchent à s'unir au prolétariat, ou au moins, à s'allier avec lui. Mais ici peut se situer précisément un grave danger. Car si le parti du prolétariat n'est pas organisé de manière à garantir la justesse de l'orientation de sa politique de classe, ces alliés, qui tendent toujours à se multiplier dans une situation révolutionnaire, au lieu d'être une aide ne peuvent qu'apporter le désordre. Car bien entendu les autres couches sociales opprimées (paysans, petits-bourgeois, intellectuels) ne visent pas les mêmes objectifs que le prolétariat. Le prolétariat - s'il sait ce qu'il veut et ce qu'il doit vouloir du point de vue de classe - peut apporter libération de la misère sociale non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autres couches sociales. Si le parti, le porteur militant de sa conscience de classe est incertain du chemin que doit suivre la classe ouvrière, si même son caractère prolétarien n'est pas garanti sur le plan de l'organisation, ces couches sociales envahissent le parti du prolétariat et le détournent de son chemin ; ainsi leur alliance, qui avec une organisation du parti prolétarien ayant une claire conscience de classe aurait hâté la révolution, peut devenir le danger le plus grave pour elle.

L'idée directrice de Lénine concernant le parti a, par conséquent, comme pôles extrêmement indispensable : d'une part la sélection la plus sévère de ses membres en fonction de la conscience de classe prolétarienne, d'autre part la solidarité et le soutien le plus total de tous les opprimés et de tous les exploités de la société capitaliste. Elle réunit donc de façon dialectique et l'exclusivité consciente du but et l'universalité, la direction de la révolution dans un sens strictement prolétarien et le caractère général national et international de la révolution. L'organisation menchevique affaiblit ces deux pôles, les mélange, les rabaisse jusqu'à en faire des compromis et les réunit dans cet esprit-là au sein du parti même. Elle se coupe de larges couches d'exploités (par exemple des paysans), mais réunit dans le parti les groupes d'intérêts les plus divers qui lui interdisent la pensée et l'action unitaires. Par conséquent, au lieu d'aider à l'édification dans la clarté nécessaire d'un front décisif pour la victoire finale, le front du prolétariat contre la bourgeoisie, classe contre classe, dans le chaos des classes en lutte (car toute situation révolutionnaire s'exprime précisément dans un état de bouleversement chaotique profond de toute la société), au lieu de regrouper autour du prolétariat les organisations confuses des autres opprimés, un tel parti se transforme lui-même en un mélange confus d'éléments aux intérêts différents. Ce n'est qu'avec des compromis internes qu'il peut déboucher sur quelque action et il est alors pris en remorque par des groupes à la conscience plus claire ou plus activistes, ou bien il ne lui reste plus que l'attitude contemplative fataliste en face des événements. L'idée directrice de Lénine concernant l'organisation représente donc une double rupture avec le fatalisme mécaniste : celui qui conçoit la conscience de classe comme un produit mécanique de sa classe, et celui qui ne voit dans la révolution elle-même que l'effet mécanique des forces économiques se déclenchant comme par fatalité et qui conduiraient

presque automatiquement le prolétariat à la victoire lorsque les conditions objectives de la révolution seraient « mûres ». Car si l'on devait attendre que le prolétariat entre dans la lutte décisive consciemment et dans son ensemble, il n'y aurait jamais de situation révolutionnaire. D'une part, il y aura toujours des couches prolétariennes qui assisteront passivement à la lutte émancipatrice de leur propre classe et qui, à la limite, rejoindront le camp ennemi (et ceci d'autant plus que le capitalisme sera plus développé). D'autre part, l'attitude du prolétariat lui-même, sa fermeté et son degré de conscience de classe ne sont pas du tout le produit fatal résultant de la situation économique.

Il va de soi que le plus grand et le meilleur parti du monde ne peut pas « faire » la révolution. Mais la façon dont le prolétariat réagit dans une situation donnée dépend largement de la clarté et de l'énergie que le parti est en mesure de conférer à ses objectifs de classe. À l'époque de l'actualité de la révolution, le vieux problème de savoir si la révolution peut être faite ou pas acquiert une signification entièrement nouvelle. Et par là à se transforment aussi les rapports entre parti et classe ainsi que la signification des problèmes d'organisation pour le parti et l'ensemble du prolétariat. Poser la vieille question de savoir si l'on doit « faire » la révolution revient à séparer de façon rigide et non dialectique la nécessité du déroulement historique et l'activité du parti militant. Au niveau où « faire » la révolution signifie la faire sortir magiquement du néant, on ne peut que désavouer ce « faire ». Mais l'activité du parti à l'époque de la révolution signifie tout autre chose. Car si le caractère fondamental de l'époque est révolutionnaire, une situation révolutionnaire peut se présenter à chaque instant dans toute son acuité. Il est rarement possible de déterminer à l'avance et avec exactitude le moment et les circonstances de son apparition. Mais en revanche il est possible de déterminer les tendances qui y conduisent aussi bien que les principes fondamentaux de l'action adéquate quand le processus révolutionnaire commence. C'est sur cette compréhension historique qu'est fondée l'activité du parti. Le parti doit préparer la révolution, c'est-à-dire d'une part essayer d'accélérer la maturation des tendances qui conduisent à la révolution, par son action propre et par son influence sur l'action du prolétariat et les autres couches sociales opprimées. Il doit d'autre part préparer le prolétariat à l'action nécessaire dans une situation révolutionnaire aiguë à la fois sur le plan idéologique, tactique, matériel et sur celui de l'organisation. Les questions internes de l'organisation du parti se placent alors dans une perspective nouvelle. Aussi bien la vieille conception (représentée également par Kautsky) de l'organisation comme préalable de l'action révolutionnaire que celle de Rosa Luxemburg de l'organisation comme produit du mouvement révolutionnaire de masse apparaissent alors comme unilatérales et non dialectiques. Le parti qui a pour fonction de préparer la révolution devient à la fois - et au même degré d'intensité - producteur et produit, préalable et fruit des mouvements révolutionnaires de masse. Car l'activité consciente du parti repose sur la reconnaissance de la nécessité objective du développement économique ; sa sévère délimitation organisationnelle vit dans l'interaction permanente fruc-

tueuse avec les luttes et les misères élémentaires des masses. Rosa Luxemburg a parfois été très proche de cette interaction. Mais elle méconnaît en elle l'élément conscient et actif. C'est pourquoi elle fut incapable de reconnaître le point central que représente la conception léniniste du parti, la fonction préparatrice du parti ; c'est pourquoi elle devait se méprendre grossièrement sur tous les principes d'organisation qui en découlent.

La situation révolutionnaire elle-même ne peut évidemment pas être un produit de l'activité du parti. La tâche de celui-ci est de prévoir la direction que prendra le développement des forces économiques objectives, de prévoir en quoi devra consister l'attitude adéquate de la classe ouvrière dans les situations ainsi créées. En fonction de cette prévision il doit préparer autant que possible les masses prolétariennes aux développements à venir et les préparer à leurs intérêts en fonction de cet avenir sur les plans intellectuel, matériel et organisationnel. Les éléments et les situations qui en découlent sont cependant des produits des forces économiques de la production capitaliste qui se manifestent aveuglément et avec l'apparence de lois naturelles. Mais cela ne se fait pas ici non plus de façon mécanique et fataliste. Car nous avons déjà pu voir avec le seul exemple de la désorganisation économique de la féodalité agraire en Russie que le processus de désagrégation économique lui-même est certes un produit nécessaire de l'évolution capitaliste, que ses effets du point de vue de classe, les nouvelles stratifications de classe qui en découlent ne peuvent pas être fondés avec précision sur ce processus lui-même, s'il est considéré isolément, et ne sont donc pas simplement réductibles à celui-ci. Ils dépendent du contexte dans lequel ils auront lieu. La destinée de la société globale, société dont les éléments créent ce processus, est le moment, en fin de compte décisif, de leur orientation. Mais dans cet ensemble les actions de classe, qu'elles soient élémentaires et spontanées ou qu'elles soient dirigées consciemment, jouent un rôle décisif. Et plus une société est bouleversée, plus sa structure « normale » a cessé de fonctionner correctement, plus son équilibre socio-économique est perturbé, bref plus une situation est révolutionnaire, plus leur rôle est déterminant. Il s'ensuit que le développement d'ensemble de la société à l'ère capitaliste ne s'effectue absolument pas selon une ligne droite et simple. Il résulte plutôt de l'activité combinée de ces forces au sein de la totalité sociale, des situations dans lesquelles peut se réaliser une tendance déterminée - lorsque la situation a été comprise avec justesse et exploitée en conséquence. Mais l'évolution des forces économiques qui apparemment ont conduit à cette situation de manière irrésistible ne poursuit pas du tout sur sa lancée, car si on a laissé échapper cette situation, sans en tirer les conséquences, un tel cours se transforme très souvent en son contraire. Que l'on imagine la situation de la Russie si, en novembre 1917 les bolcheviks n'avaient pas pris le pouvoir, s'ils n'avaient pas mené à bien la révolution agraire. Une solution « prussienne » au problème agraire n'aurait pas été entièrement exclue certes sous un régime contre-révolutionnaire mais qui, comparé au tsarisme, eût montré des traits du capitalisme moderne.

Ce n'est que lorsqu'on connaît le contexte historique dans lequel le parti du prolétariat doit agir qu'on peut vraiment comprendre son organisation. Elle repose sur les immenses tâches historiques que la période de déclin du capitalisme pose au prolétariat, sur les immenses responsabilités à l'échelle de l'histoire universelle que ces tâches imposent à la couche dirigeante consciente du prolétariat. En représentant les intérêts de l'ensemble du prolétariat (et en ayant ainsi médiatisé les intérêts de tous les opprimés, l'avenir de l'humanité), à partir de la connaissance de la totalité de la société, le parti doit réunir en lui toutes les contradictions par lesquelles s'expriment les tâches imposées par le centre même de la totalité sociale. Nous avons déjà fait ressortir que la sélection la plus sévère des membres du parti quant au degré de conscience de classe et au dévouement absolu à la cause de la révolution doit aller de pair avec leur absorption entière dans la vie des masses souffrantes et combattantes. Et toute tentative pour accomplir un volet seulement de ces deux exigences doit se terminer par une pétrification sectaire des groupes même composés d'authentiques révolutionnaires. Tel est le fondement de la lutte que Lénine mena contre le « gauchisme » (de l'otsovisme jusqu'au KAPD allemand et bien au-delà.) Car la sévérité de ces exigences à l'égard des membres du parti n'est qu'un moyen de faire prendre clairement conscience à l'ensemble de la classe ouvrière (et par-delà à toutes les couches sociales exploitées par le capitalisme) de ses vrais intérêts, de tout ce qui est à la base véritablement de ses actions inconscientes, de ses pensées et de ses sentiments confus.

Mais ce n'est que dans l'action, dans la lutte, que les masses prennent conscience de leurs intérêts, dans une lutte dont les bases socio-économiques sont en perpétuel changement et dans laquelle les conditions et les moyens de lutte se transforment sans cesse. Le parti dirigeant du prolétariat ne peut vraiment accomplir sa mission que s'il précède toujours d'un pas les masses en lutte afin de leur indiquer le chemin. Il ne doit cependant toujours les devancer que d'un pas, pour toujours rester à la tête du combat des masses. Sa clarté théorique n'est donc valable que s'il ne se limite pas à la simple justesse de la théorie en général, c'est-à-dire seulement théorique, mais laisse toujours la théorie culminer dans l'analyse concrète de la situation concrète, que si donc la justesse théorique n'exprime jamais que le contenu de la situation concrète. Le parti doit donc d'une part posséder la clarté théorique et la fermeté nécessaires pour se maintenir dans la bonne voie, en dépit des fluctuations des masses et même au risque de s'isoler momentanément. Mais il doit d'autre part rester souple et réceptif pour tirer les leçons de toute manifestation venant des masses, si confuse soit-elle, et révéler aux masses les possibilités révolutionnaires qu'elles sont incapables de voir elles-mêmes.

Il est impossible au parti de s'ajuster ainsi à la vie de la totalité sans la plus stricte des disciplines dans le parti ; s'il n'est pas capable d'adapter instantanément sa connaissance théorique à la situation perpétuellement changeante, il reste en arrière des événements, de dirigeant il devient dirigé, il

perd le contact avec les masses et se désorganise. Il s'ensuit que l'organisation doit toujours fonctionner avec la plus grande rigueur et la plus grande sévérité afin de transformer le moment venu cette faculté d'adaptation en acte. Mais cela signifie en même temps que cette exigence de souplesse doit être appliquée aussi en permanence à l'organisation elle-même. Une forme d'organisation qui a été utile pour des objectifs précis, dans un cas déterminé, peut devenir carrément un obstacle dans des conditions de lutte différentes.

Car il est dans l'essence de l'histoire de toujours produire du nouveau. Ce nouveau ne peut pas être supputé d'avance grâce à quelque théorie infailible : on doit le reconnaître dans la lutte à ses premiers germes et le faire progresser vers la conscience claire. Le parti n'a pas pour tâche d'imposer aux masses un type quelconque de comportement abstraitement élaboré, mais bien au contraire d'apprendre en permanence des luttes et des méthodes de lutte des masses. Mais tout en préparant les actions révolutionnaires à venir, il doit être actif, même en étudiant le comportement des masses. Il doit rendre conscient et relier à la totalité des luttes révolutionnaires ce que les masses ont inventé spontanément grâce à leur juste instinct de classe ; il doit, pour employer les mots de Marx, expliquer aux masses leur propre action non seulement afin d'assurer la continuité des expériences révolutionnaires du prolétariat, mais aussi d'activer consciemment le développement ultérieur de ces expériences. L'organisation doit s'intégrer comme instrument dans l'ensemble de ces connaissances et de ces actions qui en découlent. Si elle ne le fait pas, elle sera désagrégée par l'évolution des choses qu'elle n'a pas comprises et pour cela pas maîtrisées. C'est ce qui explique que tout dogmatisme dans la théorie et toute pétrification dans l'organisation soient fatals au parti.

Toute nouvelle forme de lutte, liée à de nouveaux risques et à de nouveaux sacrifices, désorganise inévitablement les organisations qui n'y sont pas préparées . (La Guerre de partisans, 30 septembre 1906)

Le devoir du parti (pour lui-même également et à plus forte raison pour lui) est de parcourir ce chemin nécessaire librement et consciemment, de se reconverter avant que le danger de désorganisation ne soit actuel et d'agir sur les masses grâce à cette transformation, en les éduquant et en les encourageant.

Car tactique et organisation ne sont que les deux aspects d'un tout indivisible. On ne peut obtenir des résultats réels que dans les deux à la fois. On doit, lorsqu'il s'agit d'obtenir des résultats, rester à la fois conséquent et souple, s'en tenir inexorablement au principe et rester ouvert aux changements de tous les jours. Il n'y a rien sur le plan tactique, pas plus que sur le plan de l'organisation, qui en soi apparaisse comme bon ou mauvais. Seuls ses rapports avec tout le destin de la révolution prolétarienne font qu'une idée, qu'une mesure, etc., s'avère juste ou fausse. C'est pourquoi Lénine par exemple, après la première révolution russe, a combattu avec une égale inflexibilité les partisans de l'abandon de l'illégalité, prétendument inutile et

sectaire, et ceux qui se livrant totalement à l'illégalité ont rejeté les possibilités légales ; c'est encore pourquoi il a voué le même mépris furieux à l'absorption totale par le parlementarisme et à l'antiparlementarisme de principe.

Non seulement Lénine n'a jamais été un utopiste politique, mais il ne s'est jamais fait d'illusion sur le matériau humain de son époque.

Nous voulons bâtir le socialisme avec les hommes que le capitalisme a éduqués, qu'il a corrompus et débauchés, mais qu'il a aussi endurcis dans la lutte. (Succès et difficultés du pouvoir des soviets, 17 avril 1919)

Les exigences énormes que l'idée léniniste de l'organisation impose aux révolutionnaires professionnels, n'ont en soi rien d'utopique, rien non plus du caractère superficiel de la vie quotidienne, de la facilité donnée confinant à l'empirisme. L'organisation léniniste est elle-même dialectique, donc non seulement le produit d'un développement historique dialectique, mais son promoteur conscient dans la mesure où elle-même est à la fois produit et producteur de sa propre réalité. Les hommes font eux-mêmes leur parti ; il leur faut atteindre un haut degré de conscience de classe et d'abnégation pour vouloir et pouvoir participer à l'organisation ; mais ils ne deviennent de véritables révolutionnaires professionnels que dans l'organisation et par l'organisation. Le jacobin qui fait alliance avec la classe révolutionnaire, procure par sa résolution, sa capacité d'action, son savoir et son enthousiasme, forme et clarté à la classe. Mais c'est toujours l'être social de la classe, la conscience de classe qui en découle, qui déterminent le contenu et le sens de ses actions. Ce n'est pas l'action par procuration pour la classe mais l'activité de la classe elle-même à son apogée. Le parti qui est appelé à diriger la révolution prolétarienne ne se présente pas tout prêt à assumer sa mission : lui non plus n'est pas, mais devient. Et le processus d'interaction fructueuse entre parti et classe se répète, bien que différemment dans les rapports entre parti et membres du parti.

La théorie matérialiste qui veut que les hommes soient le produit des circonstances et de l'éducation, que des hommes transformés soient par conséquent le produit d'autres circonstances et d'une éducation différente, oublie que les circonstances sont précisément transformées par les hommes et que l'éducateur lui-même doit être éduqué. (Karl Marx, Thèses sur Feuerbach, 1845)

La conception léniniste du parti est la rupture la plus brutale avec la vulgarisation mécaniciste et fataliste du marxisme. Elle est la réalisation pratique de sa nature la plus authentique et de ses tendances les plus profondes.

Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de manières différentes, il s'agit maintenant de le transformer. (idem)

L'IMPÉRIALISME : GUERRE MONDIALE ET GUERRE CIVILE

Sommes-nous entrés dans la période des luttes révolutionnaires décisives ? L'heure est-elle venue où le prolétariat doit accomplir, sous peine de disparaître lui-même, sa mission de transformation du monde ? Car sans aucun doute ce n'est pas la maturité du prolétariat, idéologique ou organisationnelle, qui peut entraîner cette décision, si cette maturité, cette détermination à combattre ne sont pas une conséquence de la situation objective socio-économique du monde qui pousse à cette décision. Et un événement quel qu'il soit, victoire ou défaite, ne peut absolument pas décider de ce problème. On ne peut même pas déterminer s'il s'agit d'une victoire ou d'une défaite lorsque l'on considère l'événement pris isolément : seul son rapport avec la totalité du développement historico-social fait d'un événement isolé une victoire ou une défaite à l'échelle historique mondiale. C'est pourquoi la controverse, qui dans la social-démocratie russe (à l'époque elle englobait les mencheviks comme les bolcheviks) éclata déjà au cours de la première révolution pour atteindre son point culminant après la défaite de celle-ci, controverse pour savoir si l'on écrit en parlant de la révolution 1847 (avant la révolution décisive) ou 1848 (après la défaite de la révolution), déborde nécessairement le cadre étroit des problèmes russes. Sa solution ne peut être trouvée que lorsqu'est résolue la question du caractère fondamental de notre époque. La question plus restreinte et proprement russe : savoir si la révolution de 1905 a été une révolution bourgeoise ou prolétarienne, et si le comportement révolutionnaire et prolétarien des ouvriers a été correct ou au contraire fut une « faute », ne peut aussi trouver sa réponse que dans ce cadre-là. Toutefois le fait déjà que cette question ait été soulevée avec tant d'énergie montre, déjà, dans quelle direction on doit en chercher la réponse. Car la séparation entre la droite et la gauche dans le mouvement ouvrier tend de plus en plus, même à l'extérieur de la Russie, à prendre la forme d'une discussion sur la caractérisation générale de l'époque. Discussion pour savoir si certains phénomènes économiques qui se manifestent de plus en plus nettement (concentration du capital, importance croissante de la haute finance, colonisation, etc.) sont seulement des gradations quantitatives du développement « normal » du capitalisme ou bien s'ils préfigurent la venue d'une nouvelle période capitaliste et impérialiste ? Discussion pour savoir si les guerres devenant de plus en plus fréquentes après une période de paix relative (guerre des Boers, guerres hispano-américaine et russo-japonaise, etc.) doivent être considérées comme « fortuites » et « épisodiques » ou bien apparaissent comme les signes avant-coureurs d'une période de guerres toujours plus violentes ? Discussion pour savoir enfin si, dans le cas d'une évolution du capitalisme entré ainsi dans une nouvelle phase, les anciennes méthodes de lutte du prolétariat suffisent pour faire valoir ses intérêts de classe dans ces conditions différentes ? Si les nouvelles formes de la lutte de classe prolétarienne qui sont apparues avant et pendant la révolution russe (grève de masses politique, insurrection armée) sont les événements dont la signification reste locale et particulière, représentent peut-être même des « fautes », des « égarements », ou bien les premières tentatives spontanées des masses, entreprises avec un juste instinct de classe pour ajuster leur

action à la situation mondiale ? On connaît la réponse pratique que fit Lénine à cet ensemble cohérent de questions. Elle s'exprime le plus clairement dans le fait suivant : peu après l'écrasement de la révolution russe, lorsque les lamentations des mencheviks reprochant aux ouvriers d'être allés « trop loin », ne s'étaient pas encore tues, Lénine engagea, au congrès de Stuttgart, le combat pour la clarté et la netteté des prises de position de la 2^e Internationale en face du danger imminent de guerre mondiale impérialiste et essaya de les orienter dans le sens de ce qu'il fallait faire contre cette guerre.

L'amendement de Lénine-Luxemburg a été accepté à Stuttgart et plus tard ratifié par les congrès de Copenhague et de Bâle. Cela veut dire que la 2^e Internationale admettait officiellement le danger d'une guerre mondiale impérialiste proche et la nécessité pour le prolétariat d'engager contre elle une lutte révolutionnaire. Lénine n'a donc apparemment pas été le seul sur ce terrain, non plus lorsqu'il reconnaît dans l'impérialisme, économiquement parlant, une nouvelle phase du capitalisme. La gauche entière, même certains éléments du centre et de l'aile droite de la 2^e Internationale ont reconnu l'existence des réalités économiques qui sont le fondement de l'impérialisme. Hilferding a essayé de donner une théorie économique de ces nouveaux phénomènes et Rosa Luxemburg parvint même à représenter la complexité de l'ensemble économique de l'impérialisme comme conséquence nécessaire du processus de reproduction dans le capitalisme ; elle parvint à intégrer organiquement l'impérialisme à la théorie de l'histoire du matérialisme historique et à donner ainsi un fondement économique concret à « la théorie de l'effondrement ». Et cependant, lorsqu'en août 1914 - et, encore, longtemps plus tard - Lénine se trouva seul avec son point de vue face à la guerre mondiale, ce ne fut pas par hasard. Son isolement s'explique encore moins par des arguments psychologiques ou moraux, à savoir que tant d'autres qui avaient autrefois jugé l'impérialisme tout aussi exactement, auraient maintenant flanché par « lâcheté », etc. Non. Les prises de position des différents courants socialistes en août 1914 furent les conséquences concrètes et directes du comportement théorique, tactique, etc., qu'ils avaient eu jusque-là.

La conception léniniste de l'impérialisme est, de façon paradoxale apparemment, d'une part un exploit théorique considérable et d'autre part elle contient sous l'angle d'une théorie purement économique assez peu de réelles nouveautés. Elle s'appuie sur Hilferding à plus d'un égard et d'un point de vue purement économique ne peut pas soutenir - quant à la profondeur de pensée et à la conception grandiose - la comparaison avec la continuation tout à fait remarquable de la théorie marxienne de la reproduction accomplie par Rosa Luxemburg. La supériorité de Lénine consiste en ceci : avoir su - et cela constitue un exploit théorique sans pareil - relier concrètement et complètement la théorie économique de l'impérialisme à tous les problèmes politiques de l'actualité et faire du contenu de l'économie dans cette nouvelle phase le fil directeur de toutes les actions concrètes dans le monde ainsi organisé. C'est pourquoi, par exemple, pendant la guerre il rejette certaines conceptions gauchistes des communistes polonais comme étant de

« l'économisme impérialiste » ; c'est là que culmine sa lutte contre la conception kaustkyste de « l'ultra-impérialisme », théorie qui espérait la création d'un trust pacifique mondial du capital vers lequel la guerre mondiale est un acheminement « fortuit » et même pas « correct » en ceci que Kautsky sépare l'économie de l'impérialisme de sa politique. Certes la théorie de l'impérialisme de Rosa Luxemburg (et de Pannekoek ainsi que d'autres représentants de la gauche) n'est pas à proprement parler économiste au sens restreint du terme. Tous, et Rosa Luxemburg en particulier, mettent en évidence justement les moments de l'économie impérialiste où celle-ci prend nécessairement une tournure politique (colonisation, industrie d'armement, etc.). Cependant cette relation ne devient pas concrète c'est-à-dire que Rosa Luxemburg montre de façon incomparable que par suite du processus d'accumulation, le passage à l'impérialisme, l'époque de la conquête des marchés coloniaux et des matières premières, comme possibilités d'exportation du capital, etc., est devenu inévitable, que cette époque, la dernière phase du capitalisme, doit être une époque de guerres mondiales. Mais par cela elle fonde seulement la théorie de l'époque entière, la théorie de cet impérialisme moderne en général. Mais elle ne réussit pas à faire passer cette théorie dans les exigences concrètes de l'heure ; sa brochure de « Junius » n'est aucunement, dans sa partie concrète, la suite nécessaire de « l'Accumulation du Capital ». La justesse théorique avec laquelle elle a jugé toute cette époque ne devient pas chez elle conscience claire des forces agissantes concrètes que la théorie marxiste a pour tâche d'apprécier et d'utiliser de façon révolutionnaire.

Mais la supériorité de Lénine sur ce point ne se laisse absolument pas expliquer par des formules telles que « génie politique », « clairvoyance pratique », etc. Elle est bien plutôt une supériorité purement théorique dans l'appréciation du processus général. Car on ne trouve pas une seule décision pratique dans sa vie qui n'ait été justement la conséquence objective et logique de sa position théorique. Et le fait que la maxime fondamentale de cette position soit d'exiger l'analyse concrète de la situation concrète ne renvoie qu'aux yeux des esprits non dialectiques la question à la pratique de la politique « réaliste ». Pour le marxiste l'analyse concrète de la situation concrète ne s'oppose pas à la théorie « pure », au contraire : elle est le point culminant de la théorie authentique, point où la théorie trouve son accomplissement véritable, où elle se transforme en praxis.

La supériorité de Lénine repose sur le fait que parmi tous les successeurs de Marx il fut celui dont la vision fut le moins déformée par les catégories fétichistes de son entourage capitaliste. Car la supériorité décisive de l'économie marxiste sur toutes celles qui l'ont précédée et lui ont succédé revient à ceci : elle a réussi grâce à sa méthode et même pour les questions les plus complexes où on est apparemment obligé de faire appel aux catégories économiques les plus pures (donc les plus fétichistes), à donner aux problèmes une tournure telle que derrière les catégories « d'économie pure » les classes (dont ces catégories expriment l'existence sociale) apparaissent clairement dans leur processus de développement. Que l'on pense à la différence entre le capital constant et le capital variable d'une part et la distinction classique entre le capital fixe et le capital circulant d'autre part. C'est seulement avec ces distinctions que la structure de classe de la société bourgeoise apparaît clairement. La formulation marxienne du pro-

blème de la survaleur a déjà révélé les divisions de classe qui existent entre la bourgeoisie et le prolétariat. L'accroissement du capital constant montre cette relation dans l'ensemble dynamique du processus de développement de la société toute entière et révèle la lutte des différents groupes capitalistes pour le partage de la survaleur.

La théorie de l'impérialisme est chez Lénine beaucoup moins une théorie de la genèse économiquement nécessaire et de ses limites économiques -comme chez Rosa Luxemburg- que la théorie des forces de classe concrètes que l'impérialisme déchaîne et rend opérantes, la théorie de la situation mondiale concrète qui a été créée par l'impérialisme. Lorsqu'il analyse l'essence du capitalisme monopolistique, ce sont en premier lieu la situation mondiale concrète et la stratification de la société de classes qui en découle, qui l'intéressent, la manière dont le monde a été divisé de facto par les grandes puissances coloniales, la manière dont les différenciations à l'intérieur de la bourgeoisie et du prolétariat évoluent avec le mouvement de concentration du capital (couches de rentiers essentiellement parasites, aristocratie ouvrière, etc.) et surtout la manière dont l'évolution interne du capitalisme monopolistique, à cause de son rythme différent suivant les pays, rend à nouveau caducs les partages temporairement pacifiques des « zones d'intérêt » et les autres compromis, pour pousser à des conflits dont l'issue ne réside que dans la violence, c'est-à-dire la guerre.

Au même moment où l'essence de l'impérialisme comme capitalisme des monopoles et où la guerre comme évolution nécessaire et expression de la tendance à une plus grande concentration et au monopole absolu se précisent, les différenciations au sein de la société deviennent plus évidentes en relation avec cette guerre. Il apparaît illusoire et naïf de s'imaginer à la manière de Kautsky que des fractions de la bourgeoisie qui ne sont pas « intéressées » directement à l'impérialisme et sont parfois même « grugées » par lui, puissent être mobilisables contre lui. L'évolution monopolistique entraîne avec elle toute la bourgeoisie et trouve un appui non seulement dans la petite bourgeoisie, classe oscillant en permanence, mais même dans des fractions du prolétariat (bien que seulement temporairement). Cependant il n'est pas exact de prétendre comme le font les sceptiques professionnels que le prolétariat révolutionnaire s'isolerait au sein de la société en repoussant impitoyablement l'impérialisme. L'évolution de la société capitaliste est toujours contradictoire, se meut de manière antinomique. Pour la première fois dans l'histoire, le capitalisme monopolistique crée une économie mondiale au sens propre du terme ; la guerre impérialiste qui est la sienne est par conséquent la première guerre mondiale au sens strict du terme. Cela signifie avant tout que pour la première fois dans l'histoire, les nations opprimées et exploitées par le capitalisme ne se trouvent plus seules à lutter isolément contre leurs oppresseurs, mais qu'elles sont entraînées avec leur existence même dans le tourbillon de la guerre mondiale. La politique de colonisation avancée du capitalisme n'exploite pas les peuples coloniaux simplement par le pillage des richesses comme c'était le cas au début de l'ère capitaliste mais elle bouleverse en même temps leur

structure sociale, la rend capitaliste. Cela n'a lieu bien entendu qu'en vue d'une exploitation encore plus poussée (exportation de capitaux etc.), mais a pour conséquence, ce qui certes n'est pas du tout voulu par l'impérialisme, l'amorce d'un développement bourgeois propre à l'intérieur des pays coloniaux et ce qui en est la suite idéologique fatale, le commencement de la lutte pour l'indépendance nationale. Ce qui accentue encore cela c'est que la guerre impérialiste mobilise toutes les réserves en hommes disponibles dans les pays impérialistes et entraîne activement les pays coloniaux dans la guerre d'une part et encourage leur rapide industrialisation d'autre part ; elle accélère ainsi ce processus idéologiquement et économiquement.

La situation des pays coloniaux est cependant un cas extrême des relations entre le capitalisme monopolistique et ceux qu'il exploite. Le passage historique d'une époque à une autre ne s'effectue jamais de façon mécanique : un mode de production ne peut pas naître et agir sur le cours de l'histoire simplement lorsque le mode de production précédent qu'il a dépassé a partout rempli sa mission de transformation de la société. Les modes de production qui se succèdent en se dépassant et les formes sociales ainsi que les divisions de classes qui leur correspondent apparaissent dans l'histoire en se recoupant et s'opposant. Ainsi des évolutions qui, sous un angle abstrait, paraissent semblables (par exemple le passage de la féodalité au capitalisme) sont reliés de façon toute différente à la totalité historico-sociale, par suite du contexte historique totalement différent dans lequel ils ont lieu et ils ont ainsi, même pris en tant que tels, une signification et une fonction toutes nouvelles.

Le capitalisme montant apparut comme facteur favorisant la naissance des nations. Mais à partir de la multitude moyenâgeuse des petites souverainetés féodales il a, après de sévères luttes révolutionnaires, métamorphosé en grandes nations la partie capitaliste d'Europe la plus avancée. Les luttes pour l'unité allemande et italienne ont été les dernières de ces luttes, révolutionnaires objectivement considérées. Mais que le capitalisme ait continué à se développer dans ces états jusqu'à devenir un capitalisme monopolistique impérialiste, que même dans quelques pays arriérés (Russie, Japon) il ait commencé à prendre une tournure identique, tout cela ne signifie pas pour autant qu'il ait perdu sa fonction de donner naissance à d'autres nations dans le reste du monde. Bien au contraire ! L'évolution capitaliste progressant sans cesse provoqua des mouvements nationaux chez tous les peuples européens jusque-là « sans histoire ». Mais alors leurs « luttes de libération nationale » ne se déroulent plus simplement comme luttes contre la féodalité ou l'absolutisme féodal interne, étant donc ainsi forcément progressistes, mais elles doivent s'inscrire dans le cadre de la rivalité impérialiste des grandes puissances mondiales. Leur signification historique, leur appréciation dépendent précisément de la fonction objective qui leur revient dans cet ensemble concret.

Marx a déjà reconnu très clairement l'importance de cette question. Elle était certes, à son époque, un problème essentiellement anglais, à savoir le problème des relations entre l'Angleterre et l'Irlande.

La classe ouvrière anglaise ne pourra rien faire de décisif ici, en Angleterre, tant qu'elle ne rompra pas de façon la plus nette, dans sa politique irlandaise, avec la politique des classes dominantes; elle doit faire cause commune avec les Irlandais et prendre l'initiative de la dissolution de l'union forcée de 1801 et de son remplacement par une confédération égale et libre. (Kar Marx, Lettre à Kugelman, 29 novembre 1869)

L'a tâche de l'Internationale est d'éveiller dans la classe ouvrière anglaise la conscience que l'émancipation nationale de l'Irlande n'est pas pour elle une question de justice abstraite ou de sentiment humanitaire mais la première condition de sa propre émancipation sociale. (Kar Marx, Lettre à Meyer et Vogt, 9 avril 1870)

Il a donc très bien vu que, d'une part, l'exploitation de l'Irlande est un atout décisif pour la puissance du capitalisme anglais, qui avait déjà à cette époque, étant alors le seul, un caractère de monopole, et que, d'autre part, la prise de position confuse de la classe ouvrière anglaise sur ce point est la cause d'une division parmi les opprimés, une lutte d'exploités contre d'autres exploités, au lieu d'une lutte unitaire contre leurs exploités communs ; il a donc compris que seule la lutte pour la libération nationale de l'Irlande peut servir de front véritablement efficace dans la lutte du prolétariat anglais contre la bourgeoisie anglaise.

Non seulement cette conception de Marx est restée inefficace dans le mouvement ouvrier anglais de cette époque mais elle ne s'est pas inscrite dans la théorie et l'action de la 2^e Internationale. Encore une fois c'est à Lénine qu'il fut réservé de donner une nouvelle vie à cette théorie, mais une vie beaucoup plus active et beaucoup plus concrète que ne l'avait fait Marx lui-même. Car c'est simplement l'actualité historique internationale qui en a fait une question du jour et c'est pourquoi elle n'apparaît plus chez Lénine en théorie uniquement mais comme pratique pure. Car chacun doit clairement voir dans cet ensemble que l'immense problème qui se présente à nous, à savoir la révolte de tous les opprimés à l'échelle mondiale, et non seulement des ouvriers, est le même problème que celui que Lénine n'a cessé de proclamer dès le début comme centre de la question agraire en Russie, contre les Narodniki, les marxistes légalistes, les économistes, etc. Il s'agit dans tous ces cas de ce que Rosa Luxemburg a appelé le marché « extérieur » du capitalisme, notion qui comprend le marché non capitaliste, qu'il soit situé à l'intérieur ou à l'extérieur des frontières politiques. Le capitalisme en expansion d'une part ne peut pas subsister sans lui, mais d'autre part sa fonction sociale est de désorganiser la structure sociale originelle de ce marché, de le rendre capitaliste, de le transformer en un marché capitaliste « intérieur », mais ce qui lui confère ainsi des tendances à l'indépendance. Ici aussi les rapports sont dialectiques. Reste que Rosa Luxemburg n'a pas trouvé, à partir de cette perspective de l'histoire grandiose et profondément vraie la voie qui aurait conduit à résoudre, de manière concrète, les questions concrètes de la guerre mondiale. Cela demeura chez elle une perspective de l'histoire, une façon grandiose et vraie de caractériser

l'époque, mais l'époque vue uniquement dans sa totalité. Et c'est à Lénine qu'il revint de franchir le pas de la théorie à la pratique, mais ce pas signifie aussi un progrès théorique, car il conduit de l'abstrait au concret.

Le passage au concret à partir de l'appréciation abstraitement exacte de la réalité historique actuelle, à partir de la preuve du caractère globalement révolutionnaire de toute la période impérialiste, prend toute son acuité avec la question du caractère particulier de cette révolution. L'un des plus grands exploits théoriques de Marx a été de différencier exactement révolution bourgeoise et révolution prolétarienne. Cette différenciation fut, en partie, face à l'illusionnisme et à l'immaturité de ses contemporains d'une importance capitale du point de vue pratique-tactique ; elle offrit d'autre part une méthode unique pour saisir clairement les éléments vraiment nouveaux et vraiment prolétariens dans les mouvements révolutionnaires de l'époque. Cependant dans le marxisme vulgaire cette différenciation s'est figée en une séparation mécaniste. Cette séparation a pour conséquence pratique chez les opportunistes une généralisation schématique à partir de l'observation empiriquement exacte qui veut que pratiquement toute révolution de l'époque moderne débute comme révolution bourgeoise bien qu'elle soit pénétrée d'actions et de revendications prolétariennes. Dans de telles situations la révolution est simplement bourgeoise aux yeux des opportunistes. Le devoir du prolétariat est de soutenir cette révolution. Cette séparation des révolutions bourgeoise et prolétarienne a pour conséquence que le prolétariat doit renoncer aux objectifs révolutionnaires de classe qui lui sont propres.

Mais la conception gauchiste, elle aussi, retombe dans une interprétation mécaniste tout aussi dangereuse alors qu'elle a démêlé l'aspect sophiste de la théorie opportuniste et qu'elle a conscience du caractère révolutionnaire de notre époque. Après avoir reconnu que la bourgeoisie à l'échelle internationale avait fini de jouer son rôle révolutionnaire à l'ère impérialiste, elle conclut en disant, encore une fois en vertu de la séparation mécaniste entre révolution bourgeoise et révolution prolétarienne, que nous sommes désormais entrés dans la période de la révolution prolétarienne pure. Cette attitude a pour conséquence pratique très dangereuse que tous les dynamismes d'effervescence et de décomposition qui surgissent nécessairement à l'ère impérialiste (questions agraire, coloniale, des nationalités) et qui en rapport avec la révolution prolétarienne sont objectivement révolutionnaires, sont négligés parfois même méprisés et rejetés ; de plus ces théoriciens de la révolution prolétarienne pure renoncent volontairement aux alliés les plus réels et les plus importants du prolétariat : ils dédaignent ce contexte révolutionnaire qui donne des perspectives concrètes à la révolution et attendent ainsi la révolution



Lukács durant la révolution

prolétarienne « pure » dans un espace abstrait, tout en prétendant la préparer.

Celui qui attend une révolution sociale pure ne la connaîtra jamais et n'est révolutionnaire qu'en paroles, un révolutionnaire qui ne comprend pas la véritable révolution. (Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, juillet 1916)

Car la véritable révolution est la transformation dialectique de la révolution bourgeoise en révolution prolétarienne. Le fait historique incontestable que cette classe, qui fut autrefois leader et bénéficiaire des grandes révolutions bourgeoises, est devenue désormais objectivement contre-révolutionnaire, ne signifie en rien que les problèmes objectifs, autour desquels gravitèrent ces révolutions, soient ainsi réglés sur le plan social, ni que les couches de la société, pour qui leur solution révolutionnaire était d'un intérêt vital, soient satisfaites. Bien au contraire ! Le tournant contre-révolutionnaire effectué par la bourgeoisie ne s'exprime pas seulement dans son hostilité à l'égard du prolétariat, mais aussi dans l'abandon de ses propres traditions révolutionnaires. Elle cède au prolétariat l'héritage de son passé révolutionnaire. Le prolétariat est désormais la seule classe qui soit à même de conduire à son terme la révolution bourgeoise de manière conséquente. C'est-à-dire que, d'une part, les revendications encore actuelles de la révolution bourgeoise ne peuvent être menées à bonne fin que dans le cadre d'une révolution prolétarienne et que, d'autre part, la réalisation conséquente de ces revendications de la révolution bourgeoise conduit nécessairement à la révolution prolétarienne. La révolution prolétarienne signifie donc aujourd'hui à la fois l'accomplissement et le dépassement de la révolution bourgeoise.

La reconnaissance exacte de cet état de fait ouvre une perspective immense aux chances et aux possibilités de la révolution prolétarienne. Mais cela exige des efforts gigantesques de la part du prolétariat révolutionnaire et de son parti dirigeant, car pour accomplir cette transition dialectique le prolétariat ne doit pas seulement posséder une connaissance juste de l'ensemble véritable, mais aussi dépasser les penchants petit-bourgeois, les habitudes de pensée, etc., qui ont empêché sa vision claire de ces ensembles (par exemple les préjugés nationaux). Il devient alors nécessaire pour le prolétariat de se dépasser soi-même pour prendre la direction de tous les opprimés. La lutte avant tout des peuples opprimés pour leur indépendance nationale est une des grandes oeuvres de l'éducation révolutionnaire, aussi bien pour le prolétariat du peuple oppresseur qui dépasse ainsi son propre nationalisme en menant à bonne fin cette indépendance nationale, que pour le prolétariat du peuple opprimé qui, à son tour, va bien au-delà de son nationalisme en suivant les mots d'ordre de fédéralisme, de solidarité internationale prolétarienne qui y correspondent : « *le prolétariat lutte pour le socialisme et contre ses propres faiblesses* ».

La lutte pour la révolution, l'utilisation des chances objectives offertes par la situation internationale ainsi que le combat interne pour la propre maturité de la conscience de classe des révolutionnaires sont des moments indissociables d'un seul et même processus dialectique.

La guerre impérialiste procure par conséquent partout au prolétariat des alliés quand celui-ci lutte contre la bourgeoisie de façon révolutionnaire. Mais lorsqu'il

ne prend pas conscience de sa position et de ses tâches elle le force, à la traîne de la bourgeoisie, à un épouvantable auto-déchiquètement. La guerre impérialiste crée une situation internationale où le prolétariat peut se mettre à la tête de tous les opprimés et exploités, où sa lutte pour sa libération peut devenir le signal et le guide pour la libération de tous ceux que le capitalisme maintient en esclavage. Mais elle crée en même temps une situation internationale dans laquelle des millions de prolétaires doivent assassiner avec une cruauté particulièrement raffinée des millions d'autres prolétaires afin de consolider et de développer la position monopolistique de leurs exploités. La destinée qui reviendra au prolétariat dépend de sa compréhension de sa propre situation historique, de sa conscience de classe.

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. (Karl Marx, *Le 18 Brumaire*, 1852)

La question n'est pas de savoir si le prolétariat veut combattre, mais bien de savoir pour les intérêts de qui il doit combattre, pour les siens propres ou pour ceux de la bourgeoisie. La question posée par la situation historique du prolétariat ne consiste pas à choisir entre guerre et paix mais entre guerre impérialiste et guerre contre cette guerre, à savoir la guerre civile.

La nécessité de la guerre civile, comme moyen de défense du prolétariat en face de la guerre impérialiste, naît comme toutes les formes de lutte du prolétariat, des conditions de lutte que l'évolution de la production capitaliste et de la société bourgeoise imposent au prolétariat. L'activité du parti, l'importance de la perspicacité théorique juste ne sert qu'à lui conférer cette force de résistance ou d'attaque nécessaire, force qu'il possède effectivement dans cette situation-là en vertu des rapports de classe, mais que, handicapé par son manque de maturité théorique et organisationnelle, il n'élève pas à la hauteur des possibilités objectives données. Ainsi avant même la guerre impérialiste, la grève de masse est apparue comme une réaction spontanée du prolétariat contre la phase impérialiste du capitalisme, et cette réalité que la droite et le centre de la 2^e Internationale ont essayé de voiler par tous les moyens est peu à peu devenue le bien commun de la gauche radicale. Mais là aussi Lénine a été le seul à reconnaître déjà en 1905 que la grève de masse ne suffit pas comme arme de la lutte décisive. En évaluant l'insurrection manquée de Moscou comme étape déterminante et en essayant d'en retenir les expériences concrètes, alors que Plekhanov prétendait que « *on n'aurait pas dû prendre les armes* », il a déjà fondé théoriquement la tactique nécessaire du prolétariat dans la guerre mondiale. Car la phase impérialiste du capitalisme et surtout son apogée dans la guerre mondiale, montrent bien que le capitalisme est entré dans la période qui doit décider de sa survie ou de sa disparition. Et avec l'instinct aiguisé d'une classe habituée à régner et qui sait pertinemment que, parallèlement à l'élargissement de ses sphères de domination et au développement de son appareil d'Etat, c'est la base sociale réelle de sa domination qui s'amenuise, elle s'efforce le plus énergiquement

possible d'élargir cette base (en entraînant les « couches moyennes » à sa suite, en corrompant l'aristocratie ouvrière, etc.), mais aussi d'écraser définitivement ses ennemis mortels, avant que ceux-ci ne se ressaisissent pour une véritable résistance. Ainsi c'est partout la bourgeoisie qui liquide les formes « pacifiques » de la lutte des classes - formes de lutte dont le fonctionnement temporaire, bien que problématique, est le fondement de la théorie du révisionnisme - et c'est elle qui choisit des moyens de lutte plus « énergiques » (que l'on pense aux États-Unis). Elle parvient de plus en plus à se saisir énergiquement de l'appareil d'État, à s'identifier tellement à lui, que même les revendications apparemment seulement économiques se heurtent de plus en plus fortement à ce mur, que les ouvriers sont obligés de se mettre à lutter contre le pouvoir (donc, même inconsciemment, pour le pouvoir), lorsqu'ils veulent tout simplement prévenir la dégradation de leur situation économique et la perte des positions acquises. Par suite de cette évolution le prolétariat se trouve forcé d'employer la tactique de la grève de masse, si bien que l'opportunisme est toujours prêt, par peur de la révolution, à abandonner les avantages acquis plutôt que de tirer les conséquences révolutionnaires de la situation. Mais la grève de masse est de par son essence objective un évolutionniste. Chaque grève de masse crée une situation révolutionnaire dans laquelle la bourgeoisie, à l'aide de l'appareil d'État tire le maximum de conclusions qui lui sont nécessaires pour maintenir sa domination. Face à ces procédés le prolétariat est impuissant ; l'arme de la grève de masse elle-même est impuissante nécessairement devant eux, si, face aux armes de la bourgeoisie, le prolétariat ne prend pas également les armes. Ceci implique qu'il doit s'efforcer de s'armer lui-même, de désorganiser l'armée de la bourgeoisie qui se compose d'une majorité d'ouvriers et de paysans, de retourner contre la bourgeoisie ses propres armes (la révolution de 1905 montre de nombreux exemples où se révèle un instinct de classe très juste, mais qui de ce point de vue reste uniquement un instinct).

La guerre impérialiste corse cette situation à l'extrême. La bourgeoisie met le prolétariat devant l'alternative suivante : ou bien tuer ses camarades de classe des autres pays en faveur de ses intérêts monopolistiques à elle, mourir pour ses intérêts ou bien renverser la domination de la bourgeoisie par la violence des armes. Tous les autres moyens de lutte contre cette suprême violence qui est faite au prolétariat sont impuissants, car tous, sans exception, vont s'écraser contre l'appareil militaire des États impérialistes. Si donc le prolétariat veut échapper à cette violation extrême, il doit engager lui-même le combat contre cet appareil militaire, le désagréger de l'intérieur et retourner les armes que la bourgeoisie impérialiste fut obligée de donner au peuple contre la bourgeoisie et les utiliser pour anéantir l'impérialisme.

Il n'y a donc rien là-dedans d'extraordinaire du point de vue théorique. Au contraire : le nœud de la situation est déterminé par les rapports de classe entre bourgeoisie et prolétariat. La guerre n'est, d'après la définition de Clausewitz, que la continuation de la politique, mais elle l'est effectivement à tous égards. C'est-à-dire que la guerre signifie non seulement pour la politique extérieure d'un État que la ligne suivie jusque-là par le pays en temps de

« paix » est menée à son ultime conséquence, mais que la guerre, exacerbée au plus haut point dans la différenciation des classes d'un pays (ou du monde entier), les tendances qui, déjà en temps de « paix » se sont manifestées activement au sein de la société. La guerre ne crée donc pas une situation absolument nouvelle, ni pour un pays, ni pour une classe à l'intérieur d'une nation. Son apport nouveau consiste simplement à transformer qualitativement l'intensification quantitative extraordinaire de tous les problèmes et c'est en cela, et uniquement par cela, qu'elle crée une situation nouvelle.

D'un point de vue économique et social, la guerre n'est donc qu'une étape du développement impérialiste du capitalisme. C'est pourquoi elle n'est nécessairement qu'une étape dans la lutte de classe du prolétariat contre la bourgeoisie. La théorie léniniste de l'impérialisme tire son importance du fait que Lénine - et aucun autre n'y est parvenu - a établi de manière théorique conséquente un rapport logique entre la guerre mondiale et l'évolution globale et l'a prouvé clairement à la lumière des problèmes concrets soulevés par la guerre. Mais comme le matérialisme historique est la théorie de la lutte de classe prolétarienne, l'établissement de ce rapport resterait incomplet si la théorie de l'impérialisme n'était pas en même temps une théorie des courants du mouvement ouvrier à l'ère impérialiste. Il ne s'agissait donc pas seulement de comprendre clairement comment le prolétariat devait agir conformément à ses intérêts de classe dans cette situation internationale toute nouvelle, mais à la fois de démontrer sur quoi se fondent en théorie les autres positions « prolétariennes » à l'égard de l'impérialisme et de sa guerre, quelles modifications au sein du prolétariat fournissent des adeptes à ces théories et, par là même, en font des courants politiques.

Il s'agissait avant tout de prouver que ces courants existent en tant que tels, de prouver que la prise de position de la social-démocratie envers la guerre n'avait pas été la conséquence d'un égarement momentané, d'une lâcheté, etc., mais la suite nécessaire de son évolution antérieure, donc que cette prise de position devait être comprise dans le cadre de l'histoire du mouvement ouvrier et qu'elle devait être traitée en relation avec les « divergences d'opinions » antérieures de la social-démocratie (révisionnisme, etc.). Ce point de vue qui, dans la méthodologie marxiste, devrait apparaître comme une évidence (que l'on pense à la manière dont sont traités les courants contemporains dans le Manifeste communiste), a cependant difficilement réussi à l'emporter, même dans l'aile révolutionnaire du mouvement ouvrier. Même le groupe Die International, c'est-à-dire le groupe de Rosa Luxemburg et de Franz Mehring, ne fut pas en mesure de tirer toutes les conséquences de ce point de vue méthodologique et de l'appliquer. Mais il est évident que toute condamnation de l'opportunisme et de sa prise de position à l'égard de la guerre qui ne conçoit pas l'opportunisme comme un courant du mouvement ouvrier reconnaissable historiquement et qui ne conçoit pas son présent comme conséquence organique de son passé, n'atteint que le niveau principal de la discussion marxiste et ne parvient pas non plus à tirer les conclusions de cette condamnation, conclusions pratiques et concrètes nécessaires au moment de l'action dans le domaine tactique aussi bien que ce-

lui de l'organisation.

Pour Lénine, et encore une fois pour lui seul, il fut évident, dès le début de la guerre mondiale que l'attitude des Scheidemann, Plekhanov, Vandervelde, etc., à l'égard de la guerre n'était en fait rien d'autre que l'application logique à la situation présente des principes du révisionnisme.

Mais en quoi consiste - en résumé - l'essence du révisionnisme ? Il cherche premièrement à dépasser « le point de vue exclusif » du matérialisme historique qui considère tous les phénomènes de la réalité historico-sociale uniquement du point de vue de classe du Prolétariat. Il choisit comme point de départ les intérêts de la « société toute entière ». Mais comme concrètement, ces intérêts généraux n'existent pas, et comme ce qui pourrait faire figure d'intérêts généraux n'est rien d'autre que la résultante momentanée de l'interaction des différentes forces de classe en lutte, le révisionniste conçoit le résultat toujours changeant du processus historique comme un point de départ méthodologique toujours semblable. Ainsi également du point de vue théorique, il fait marcher les choses sur la tête. D'un point de vue pratique le révisionnisme est par essence obligatoirement un compromis, ne serait-ce qu'à cause de son point de départ théorique. Il est toujours éclectique : c'est-à-dire qu'il tente d'émousser et d'égaliser déjà théoriquement les différences de classes pour faire de leur unité - unité qui marche objectivement parlant sur la tête et qui subjectivement n'est présente que dans la tête du révisionniste - le critère qui servira à apprécier les événements.

C'est pour cette raison que le révisionniste rejette en deuxième lieu la dialectique. Car la dialectique n'est pas autre chose que l'expression conceptuelle du fait que l'évolution de la société procède en réalité d'une série de contradictions et que ces contradictions (entre les classes, entre leur existence économique antagoniste, etc.) constituent le fondement, le noyau réel de tout événement et qu'une « unité » de la société aussi longtemps qu'elle repose sur la division de la société en classes ne peut être jamais qu'un concept abstrait, qu'un résultat toujours passager de l'interaction de ces contradictions. Mais comme la dialectique, en tant que méthode n'est que la formulation théorique du fait que la société poursuit son développement à travers une série de contradictions, du passage d'un contraire à un autre, donc de manière révolutionnaire, le rejet théorique de la dialectique signifie la rupture principielle avec tout comportement révolutionnaire.

Troisièmement, les révisionnistes, tout en se refusant à reconnaître la réalité présente de la dialectique comme mouvement des contraires, qui produit ainsi toujours du nouveau, voient disparaître de leur raisonnement tout ce qui est historique, concret et nouveau. La réalité qu'ils éprouvent est subordonnée par un lien schématique et mécaniste aux « éternelles lois d'airain » qui conformément à leur essence produisent sans cesse la même chose et auxquelles l'homme est soumis par une espèce de fatalité comme il est soumis aux lois de la nature. Il suffit donc de connaître ces lois une fois pour toutes pour savoir comment évoluera le destin du prolétariat. Quant à supposer qu'il puisse y avoir des situations nouvelles non envisagées par ces lois

ou bien des situations dont l'issue dépend de la décision du prolétariat, cela paraît un raisonnement non scientifique aux yeux des révisionnistes. (Une telle conception a nécessairement comme complément une tendance à surestimer les grandes personnalités, l'éthique, etc.)

Quatrièmement, ces lois sont les lois de l'évolution capitaliste et le fait d'insister sur leur validité éternelle et supra-historique revient pour le révisionniste à considérer la société capitaliste justement comme la réalité qui, comme aux yeux de la bourgeoisie ne peut pas changer essentiellement. Le révisionniste ne considère plus la société bourgeoise comme un produit de l'histoire qui par-là est condamné historiquement à disparaître, il ne voit pas non plus la science comme un moyen servant à déterminer le moment de sa chute et à en accélérer la venue, mais, dans le meilleur des cas, comme le moyen d'améliorer la position du prolétariat à l'intérieur de la société bourgeoise. Tout raisonnement dépassant pratiquement le cadre de la société bourgeoise est une illusion, une utopie pour le révisionnisme.

C'est pourquoi, et ce sera notre cinquième point, le révisionnisme a une position de « Realpolitik » (politique dite « réaliste »). Il sacrifie toujours les véritables intérêts de l'ensemble de la classe ouvrière (et traite d'utopique toute défense conséquente de ces intérêts) à la défense des intérêts immédiats de quelques groupes. À partir de ces quelques remarques, il apparaît cependant clairement que le révisionnisme put devenir un véritable courant du mouvement ouvrier seulement parce que la nouvelle évolution du capitalisme permit passagèrement à certaines couches de la classe ouvrière d'obtenir de cette situation des avantages économiques et aussi parce que la forme d'organisation des partis ouvriers assure une plus large influence à ces couches et à leurs représentants intellectuels qu'aux grandes masses du prolétariat qui ne sont que confusément et instinctivement révolutionnaires.

Tous les courants opportunistes ont en commun le fait qu'ils ne regardent jamais les événements du point de vue du prolétariat et ainsi versent dans une « Realpolitik » éclectique, anhistorique et non-dialectique ; et c'est ce qui unifie leurs différentes conceptions de la guerre et les fait apparaître tous, sans exception, comme conséquence nécessaire de leur opportunisme antérieur. Le suivisme inconditionnel que l'aile droite manifeste à l'égard des forces impérialistes de son « propre » pays est la conséquence organique du point de vue qui fait de la bourgeoisie - avec certaines réticences au début, il est vrai - la classe dirigeante de l'évolution de l'histoire et incite le prolétariat à soutenir « son rôle progressiste ». Et lorsque Kautsky qualifie l'internationale de simple instrument de paix, inutilisable en temps de guerre, que dit-il d'autre que le menchevik russe Tchérévanine lorsque celui-ci se lamente après la première révolution russe : « *Cependant dans la flamme révolutionnaire, au moment où les buts révolutionnaires approchent tant de leur réalisation, il est difficile de frayer le chemin à une tactique menchevique raisonnable* ».

L'opportunisme se différencie en fonction des couches de la bourgeoisie sur

lesquelles il cherche à s'appuyer et à la suite desquelles il essaye d'entraîner le prolétariat. Il peut s'agir comme dans le cas de l'aile droite de l'industrie lourde et du capital bancaire. Dans ce cas l'impérialisme est inconditionnellement reconnu comme nécessaire. Le prolétariat doit trouver la réalisation de ses intérêts dans la guerre impérialiste, dans la grandeur, dans la victoire de sa « propre » nation. Ou bien l'alliance peut être recherchée avec les couches de la bourgeoisie qui, certes, sont forcées de participer à l'évolution, mais sentent bien qu'elles sont reléguées au second plan ; bien sûr, elles suivent pratiquement l'impérialisme (et elles doivent le suivre), mais cependant elles grognent contre, cette servitude et « souhaitent » que les choses prennent une autre tournure ; c'est pour cette raison qu'elles aspirent à un retour de la paix, du libre-échange et des circonstances « normales » et que, pourtant, elles ne seront jamais capables d'apparaître comme adversaire actif de l'impérialisme. Au contraire, elles ne mènent un combat qui reste vain, que pour avoir leur part du butin impérialiste (fractions de l'industrie légère, la petite bourgeoisie, etc.). Dans cette perspective l'impérialisme apparaît comme « fortuit » ; elle cherche à ménager une solution pacifique, à neutraliser les oppositions. Et le prolétariat que le centre du parti social-démocrate veut engager à la suite de ces couches sociales, ne doit pas non plus lutter activement contre la guerre (mais ne pas lutter signifie pratiquement prendre part à la guerre). Il doit simplement se contenter de proclamer la nécessité d'une paix « juste », etc.

L'internationale est l'expression organisationnelle de la communauté d'intérêts du prolétariat mondial tout entier. Au moment où l'on reconnaît comme théoriquement possible la lutte des ouvriers contre d'autres ouvriers au service de la bourgeoisie, l'internationale a pratiquement cessé d'exister. Et au moment où il faut comprendre que le combat sanglant des ouvriers à la suite des puissances impérialistes rivales contre d'autres ouvriers est la conséquence nécessaire du comportement qu'ont eu les éléments déterminants de l'internationale jusqu'alors, il ne peut plus être question de redresser celle-ci, de la ramener sur le bon chemin, de la rétablir. La reconnaissance de l'opportunisme comme courant signifie qu'il est l'ennemi de classe du prolétariat à l'intérieur de son propre camp. Chasser l'opportunisme du mouvement ouvrier est la première condition indispensable qui permettra d'engager le combat avec succès contre la bourgeoisie. Pour préparer la révolution prolétarienne, il est donc absolument nécessaire que les ouvriers soient libérés de cette influence désastreuse du point de vue intellectuel et organisationnel. Et comme cette lutte est précisément la lutte de leur classe tout entière contre la bourgeoisie mondiale, il s'ensuit, à partir de la lutte contre l'opportunisme comme courant, la création d'une nouvelle internationale prolétarienne, révolutionnaire.

L'enlèvement de l'ancienne internationale dans les marais de l'opportunisme est la conséquence d'une période dont le caractère révolutionnaire n'était pas visible en surface. Son effondrement, la nécessité d'une nouvelle internationale sont le signal de l'entrée désormais inévitable dans la période des guerres civiles. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il faille combattre dès maintenant et tous les jours sur les barricades. Mais bien plutôt que cette nécessité peut se faire jour dès demain et à chaque instant, bref que l'histoire a mis la

guerre civile à l'ordre du jour. Et un parti prolétarien, et a fortiori une internationale, ne peuvent être viables que s'ils reconnaissent clairement cette nécessité et sont décidés à préparer le prolétariat à cette nécessité et à ses conséquences, sur les plans moral et matériel théorique et organisationnel.

Cette préparation doit avoir comme point de départ la compréhension du caractère de cette période. Ce n'est que lorsque la classe ouvrière aura reconnu la guerre mondiale comme conséquence nécessaire du développement impérialiste du capitalisme, ce n'est que lorsqu'elle aura compris que la guerre civile est sa seule résistance possible à son anéantissement progressif au service de la bourgeoisie, que la préparation matérielle et organisationnelle de cette résistance peut commencer. Et ce n'est que lorsque cette résistance deviendra effective que l'effervescence sourde de tous les opprimés se transformera en alliance avec le prolétariat en lutte pour son émancipation. Le prolétariat doit tout d'abord être en possession d'une conscience de classe exacte matérialisée d'une façon immédiatement visible et qui lui soit propre afin de prendre avec son aide la direction du véritable combat libérateur, à savoir de la véritable révolution mondiale. L'internationale qui est née de cette lutte est par conséquent la réunification des éléments authentiquement révolutionnaires de la classe ouvrière, sur un terrain théorique clair et pour le combat ; mais en même temps elle est l'organe et le centre de la lutte libératrice de tous les opprimés du monde entier. Elle est le Parti bolchevik, la conception léniniste du parti conçue à l'échelle mondiale. De même que la guerre mondiale a montré, dans le macrocosme d'une gigantesque destruction à l'échelle mondiale, les puissances du capitalisme déclinant et les possibilités de lutte contre ce dernier, de même Lénine les avait déjà perçues très clairement dans le microcosme du capitalisme russe naissant, dans les possibilités de la révolution russe.

L'ÉTAT EN TANT QU'ARME

L'essence révolutionnaire d'une époque se manifeste le plus clairement dans le fait que la lutte des classes et des partis ne présente plus les caractères d'une lutte à l'intérieur d'une organisation étatique déterminée, mais dans le fait qu'elle commence à faire sauter ses frontières et à s'étendre bien au-delà d'elles. Elle apparaît d'une part comme une lutte pour le pouvoir d'État, d'autre part l'État lui-même participe officiellement à cette lutte. Non seulement la lutte se fait contre l'État, mais l'État lui-même se révèle comme étant une arme de la lutte des classes, un des instruments essentiels pour le maintien de la domination de classe.

Marx et Engels ont constamment souligné ce caractère de l'État et l'ont analysé dans tous ces rapports avec l'évolution de l'histoire et la révolution prolétarienne. Marx et Engels ont posé en termes très clairs et sans équivoque les fondements d'une théorie de l'État dans le cadre du matérialisme historique. Mais c'est là que l'opportunisme s'est le plus éloigné de façon conséquente de Marx et d'Engels. Car dans tout autre domaine il était possible de présenter soit la « révision » de théories économiques particulières comme si

leur principe était en accord avec l'essence de la méthode marxiste (dans le sens de Bernstein), soit de donner aux doctrines économiques maintenues dans « l'orthodoxie » une direction à la fois mécaniste, fataliste, non dialectique et non révolutionnaire (dans le sens de Kautsky). Mais le simple fait de soulever ces problèmes que Marx et Engels considéraient comme les bases de leur théorie de l'État, revient déjà à reconnaître l'actualité de la révolution prolétarienne. L'opportunisme de toutes les tendances dominantes de la 2^e Internationale se manifeste le plus clairement dans le fait qu'aucune d'elles ne s'est occupée sérieusement du problème de l'État. Et ici au point crucial il n'apparaît aucune différence entre Kautsky et Bernstein. Tous, sans exception, ont tout simplement admis l'État bourgeois. Et quand ils l'ont critiqué, c'était uniquement pour combattre quelques-unes des formes apparentes de l'État nuisibles au prolétariat. L'État a été vu exclusivement en fonction des intérêts immédiats particuliers, mais son essence n'a jamais été analysée et appréciée en fonction de l'ensemble de la classe ouvrière. Et si l'aile gauche de la 2^e Internationale fait preuve d'un tel manque de maturité et de clarté, c'est qu'elle n'a pas été capable de poser clairement le problème de l'État. Elle a parfois été jusqu'au problème de la révolution, jusqu'au problème de la lutte contre l'État, mais sans être capable de poser la question concrètement - même au niveau purement théorique - et à plus forte raison d'en montrer les conséquences pratiques dans la réalité historique actuelle.

Là aussi Lénine a été le seul à avoir atteint de nouveau le niveau théorique de la conception marxienne, la pureté de la position révolutionnaire vis-à-vis du problème de l'État. Et même si son apport ne consistait qu'en cela, ce serait déjà un résultat théorique de haut niveau. Mais en rétablissant la théorie marxiste de l'État, Lénine n'a pas restauré philologiquement la doctrine initiale ni ses principes véritables en les systématisant de manière philosophique, mais il l'a poussée comme partout ailleurs jusque dans le concret, l'a concrétisée dans la réalité actuelle pratique. Lénine a vu et présenté la question de l'État comme une question actuelle du prolétariat en lutte. Par cela déjà - pour en rester à la signification de cette seule question - il s'est engagé sur la voie de sa concrétisation décisive. Car s'il a été possible objectivement aux opportunistes de voiler la théorie de l'État du matérialisme historique, pourtant claire comme de l'eau de roche, c'est que - avant Lénine - elle était conçue seulement comme une théorie générale, une explication historique, économique, philosophique, etc., de l'essence de l'État. Marx et Engels ont certes interprété à partir des phénomènes révolutionnaires concrets de leur temps, le progrès réel de l'idée prolétarienne de l'État (Commune de Paris) ; ils ont certes souligné les erreurs que constituent les théories erronées sur l'État pour la direction de la lutte de classe prolétarienne (*Critique du programme de Gotha*). Cependant même leurs disciples les plus proches, les meilleurs leaders de cette époque n'ont pas compris la relation qui existait entre le problème de l'État et leur activité quotidienne immédiate. Pour cela il fallait justement autrefois le génie théorique d'un Marx et d'un Engels, afin de saisir cette réalité - actuelle seulement dans une vision universelle des choses - en rapport avec les petites luttes quotidiennes. Et il va sans dire que

le prolétariat moins que quiconque était à même d'associer par un lien organique ce problème fondamental aux problèmes immédiats de la lutte quotidienne. Le problème apparut de plus en plus comme « but final » dont la solution peut être réservée à l'avenir. Lénine seul a fait théoriquement aussi de cet « avenir » un présent. Mais ce n'est qu'à partir du moment où la question de l'État est reconnue comme problème actuel, qu'il devient possible au prolétariat de ne plus considérer l'État capitaliste concrètement comme son monde environnant naturel et immuable, comme le seul ordre social possible pour son existence présente. Seule cette prise de position vis-à-vis de l'État bourgeois donne au prolétariat l'absence de prévention théorique vis-à-vis de l'État et fait de son attitude à l'égard de celui-ci une simple question de tactique. Il est par exemple évident qu'aussi bien derrière la tactique de la légalité à tout prix que derrière le romantisme de l'illégalité, se cache la même absence d'indépendance théorique vis-à-vis de l'État bourgeois. L'État bourgeois n'est pas considéré comme instrument du combat de classe de la bourgeoisie avec lequel on doit compter comme avec un facteur de force réelle, et seulement en tant que tel, et dont le respect éventuel n'est plus qu'une question de simple utilité.

Mais l'analyse de Lénine de l'État comme arme de la lutte de classe concrétise encore bien plus la question. Il ne fait pas seulement ressortir les conséquences pratiques (idéologiques, tactiques, etc.) immédiates d'une connaissance historique exacte de l'État bourgeois, mais fait apparaître concrètement et en liaison organique avec les autres instruments de la lutte du prolétariat une ébauche de l'État prolétarien. La division traditionnelle du mouvement ouvrier (partis, syndicat, coopérative) se révèle aujourd'hui insuffisante pour le combat révolutionnaire du prolétariat. Il apparaît comme indispensable que soient créés des organes qui soient à même de rassembler tout le prolétariat et même au-delà, la grande masse de tous les exploités de la société capitaliste (paysans, soldats) pour les mener au combat. Ces organes, les soviets, sont cependant par leur nature et déjà à l'intérieur de la société bourgeoise, des organes du prolétariat s'organisant en classe. Ainsi la révolution est mise à l'ordre du jour.

Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. (Karl Marx, Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique, 1859)

Cette organisation de l'ensemble de la classe ouvrière doit - qu'elle le veuille ou non - mener le combat contre l'appareil d'État de la bourgeoisie. On n'a pas le choix : ou bien les conseils ouvriers désorganisent l'appareil d'État bourgeois, ou bien celui-ci parvient à corrompre les conseils pour les réduire à des simulacres et à les laisser ainsi dépérir. On se trouve en face de cette alternative : ou bien la bourgeoisie réussit à écraser dans une action contre-révolutionnaire les mouvements de masse et à rétablir les conditions

« normales », « l'ordre », ou bien il se crée, à partir des conseils, à partir des organisations de lutte du prolétariat, son organisation de domination, son appareil d'État qui est précisément une organisation de la lutte de classe. Les conseils ouvriers révèlent dès leur première apparition dans leurs formes les moins élaborées, dès 1905, cette caractéristique : ils sont un contre-gouvernement. Tandis que d'autres organes de la lutte des classes s'adaptent tactiquement, à une époque également où la domination de la bourgeoisie est incontestable (en d'autres termes peuvent faire un travail révolutionnaire dans ces conditions), il appartient en revanche à la nature du conseil ouvrier de se trouver avec l'État bourgeois dans un rapport de double pouvoir, en rivalité avec ce dernier. Lorsque Martov reconnaît par conséquent les conseils comme organes de combat tout en niant leur mission qui est de devenir appareil d'État, il retire de la théorie précisément la révolution, la prise de pouvoir effective par le prolétariat. En revanche lorsque quelques théoriciens gauchistes font des conseils ouvriers une organisation de classe permanente et veulent les mettre à la place du parti et du syndicat, ils montrent qu'ils n'ont pas saisi la différence entre situation révolutionnaire et non révolutionnaire, ni le rôle original des conseils ouvriers, ils ne savent pas que la simple reconnaissance de la possibilité concrète des conseils ouvriers dépasse les cadres de la société bourgeoise, est une perspective de la révolution prolétarienne (que par conséquent le conseil ouvrier doit être popularisé de façon ininterrompue dans le prolétariat et le prolétariat préparé sans relâche à cette tâche), et que leur simple présence signifie déjà - si cela ne veut être une simple comédie - la lutte réelle pour le pouvoir d'État, à savoir la guerre civile.

Le conseil ouvrier en tant qu'appareil d'État signifie l'État comme arme de la lutte de classe prolétarienne. La conception non dialectique et par là anhistorique et non révolutionnaire de l'opportunisme a tiré du fait que le prolétariat lutte contre la domination de classe de la bourgeoisie, du fait qu'il s'efforce de conduire à une société sans classe, la conclusion que le prolétariat doit être, en tant qu'adversaire de la domination de classe de la bourgeoisie, l'adversaire de toute autre domination de classe ; elle en déduit par conséquent que ses propres formes de domination ne doivent être en aucun cas des organes de domination de classe, des organes d'oppression. Cette opinion fondamentale considérée abstraitement est une utopie car une telle domination du prolétariat ne peut jamais vraiment se produire. Mais dès qu'on en saisit la portée concrète et appliquée à la situation présente, elle apparaît comme une capitulation idéologique devant la bourgeoisie. La forme de domination la plus élaborée de la bourgeoisie, la démocratie, apparaît pour une telle conception au moins comme une esquisse d'une démocratie prolétarienne, mais très souvent aussi comme cette démocratie elle-même dans laquelle il faudrait veiller simplement à gagner la majorité de la population par une agitation pacifique aux « idéaux » de la social-démocratie. Pour elle, le passage de la démocratie bourgeoise à la démocratie prolétarienne n'est donc pas obligatoirement révolutionnaire. Il n'y a de révolutionnaire que le passage des formes d'États arriérés à la démocratie ; le cas échéant une défense

révolutionnaire de la démocratie contre la réaction sociale peut être nécessaire. (On voit en quoi cette séparation mécaniste de la révolution prolétarienne et bourgeoise est fautive, et contre-révolutionnaire dans le fait que la social-démocratie n'a jamais opposé une résistance sérieuse à une réaction fasciste pour défendre la démocratie avec des moyens révolutionnaires).

Par suite d'une telle conception, non seulement la révolution est écartée du développement historique et représentée par toute une série de transitions plus ou moins maladroites ou finement construites, comme une « transcroissance dans le socialisme », mais le caractère de classe bourgeois de la démocratie doit être voilé aussi pour le prolétariat. Mais le moment de la duperie vient du concept non dialectique de majorité. En effet, comme la domination de la classe ouvrière, de par sa nature, représente les intérêts de la grande majorité de la population, de nombreux ouvriers ont l'impression illusoire qu'une démocratie formelle et pure, dans laquelle la voix de chaque citoyen acquiert la même valeur, serait l'instrument le plus approprié pour exprimer et défendre les intérêts de tous. Mais on néglige en cela le simple - simple! - détail suivant : à savoir que les hommes ne sont justement pas des individus abstraits, des citoyens abstraits, des atomes isolés dans un ensemble étatique, mais, au contraire et sans exception, des hommes concrets qui occupent une place déterminée dans la production sociale et dont l'être social (et par médiation leur pensée) est déterminé à partir de cette position. La démocratie pure de la société bourgeoise exclut cette médiation en reliant directement le simple individu abstrait au tout que représente l'État et qui à cet égard apparaît tout aussi abstrait. Déjà, par le caractère formel de la démocratie pure, la société bourgeoise est politiquement pulvérisée et les ouvriers atomisés donc neutralisés. Ce qui n'est pas un simple avantage pour la bourgeoisie, mais précisément la condition décisive de sa domination de classe.

Car toute domination de classe a beau en fin de compte s'appuyer sur la force, il n'y a cependant pas de domination de classe qui puisse à la longue tenir par la simple violence. Talleyrand disait déjà : « *On peut faire n'importe quoi avec des baïonnettes, mais on ne peut pas s'asseoir dessus* ».

Toute domination par une minorité est socialement organisée d'une manière qui concentre la classe dominante, la rend apte à une action unifiée et qui par là même désorganise et émiette les classes opprimées. Dans le cas de la domination minoritaire de la bourgeoisie moderne on doit toujours avoir présent à l'esprit le fait que la grande majorité de la population n'appartient à aucune des classes décisives dans la lutte de classe, ni au prolétariat, ni à la bourgeoisie et que par conséquent la démocratie pure a pour tâche sociale, conforme à ses intérêts de classe, d'assurer à la bourgeoisie la direction de ces couches intermédiaires. Il en va ainsi bien sûr de la désorganisation idéologique du prolétariat. Plus la démocratie est ancienne dans un pays, plus elle s'est développée de façon pure, plus cette désorganisation idéologique est importante, ainsi qu'on peut le constater en Angleterre et en Amérique.) Certes une telle démocratie politique ne suffirait pas seulement à cet effet. Mais elle constitue aussi le point culminant d'un système social dont les

autres éléments sont : la séparation idéologique entre l'économie et la politique, la création d'un appareil d'État bureaucratique qui intéresse matériellement et moralement une grande partie de la petite bourgeoisie à la perpétuation de l'État, le système des partis bourgeois, la presse, l'école, la religion, etc. Dans une division des tâches plus ou moins consciente, ils ont tous pour but d'empêcher dans les classes opprimées de la population la naissance d'une idéologie autonome qui exprimerait leurs intérêts propres ; ils ont pour but de relier à l'État abstrait trônant au-dessus des classes les membres de ces classes pris isolément, considérés comme des individus, des simples citoyens, etc., enfin ils ont pour but de désorganiser ces classes en tant que classes, de les réduire à des pions faciles à manier pour la bourgeoisie.

La compréhension du rôle des conseils (les conseils des ouvriers, des paysans et des soldats) en tant que puissance étatique du prolétariat signifie la tentative par le prolétariat en tant que classe dirigeante de la révolution, de lutter à contre-courant de ce processus de désorganisation. Il doit tout d'abord lui-même se constituer en classe. Mais il va parallèlement à cela organiser en vue de l'action les éléments actifs des couches intermédiaires qui se révoltent instinctivement contre la domination de la bourgeoisie. Mais en même temps il faut que soit brisée l'influence matérielle et idéologique de la bourgeoisie sur les autres parties de ces classes. Des opportunistes plus lucides, comme par exemple Otto Bauer, ont bien vu que le sens social de la dictature du prolétariat, de la dictature des conseils revient essentiellement à ceci : arracher radicalement à la bourgeoisie la possibilité d'une direction idéologique de ces classes, en particulier des paysans, et réserver cette direction au prolétariat pendant la période de transition. Écraser la bourgeoisie, détruire son appareil d'État, anéantir sa presse, etc., telles sont les nécessités vitales de la révolution prolétarienne, parce que la bourgeoisie après ses premières défaites dans la lutte pour le pouvoir d'État ne renonce en aucune façon à reprendre son rôle de direction aussi bien économique que politique, et qu'elle reste encore longtemps une classe très puissante, même dans un combat de classe poursuivi dans de toutes autres conditions.

Le prolétariat continu donc à l'aide du système soviétique en tant qu'État la même lutte qu'il avait menée auparavant contre le pouvoir d'État capitaliste. Il doit anéantir économiquement la bourgeoisie, l'isoler politiquement, la désagréger, la soumettre idéologiquement. Mais en même temps il doit devenir pour toutes les autres couches sociales qu'il a soustraites à la sphère d'influence de la bourgeoisie, un guide en vue de la liberté. Autrement dit il ne suffit pas que le prolétariat lutte objectivement pour les intérêts des autres couches exploitées. Sa forme étatique doit aussi servir à dépasser par l'éducation l'apathie et l'émiettement de ces couches, à les éduquer en vue de l'action, en vue de la participation autonome à la vie de l'État. C'est une des tâches les plus nobles du système soviétique que de relier entre eux les moments de la vie sociale que le capitalisme déchire. Là où ce déchirement est présent seulement dans la conscience des classes opprimées, le lien entre ces moments doit être leur être rendu conscient. Le système soviétique par

exemple réalise une unité indissoluble entre l'économie et la politique. Il relie ainsi l'existence actuelle des hommes, leurs intérêts quotidiens immédiats, etc., aux questions essentielles de l'ensemble. Dans la réalité objective il rétablit aussi l'unité là où les intérêts de classe de la bourgeoisie ont réalisé la « division du travail » ; ainsi avant tout l'unité entre « l'appareil de domination » (armée, police, administration, justice, etc.) et le « peuple ». Les paysans et les ouvriers armés sont, en tant que puissance étatique, à la fois produits de la lutte des soviets et condition de leur existence. Le système soviétique cherche partout à relier l'activité des hommes aux questions générales de l'État de l'économie, de la culture, etc., tout en luttant pour que l'administration de toutes ces questions ne devienne pas le privilège d'une couche fermée, isolée de l'ensemble de la vie de la société, bref bureaucratique. Tout en rendant conscient ainsi pour la société le rapport réel de tous les moments de la vie sociale (et à un stade ultérieur en réunissant les éléments qui sont aujourd'hui objectivement séparés, par exemple la ville et la campagne, le travail intellectuel et manuel etc.), le système soviétique est, en tant qu'État prolétarien, un facteur décisif dans l'organisation du prolétariat en classe. Ce qui apparaissait seulement comme une virtualité dans le prolétariat au sein de la société capitaliste, parvient ainsi à l'existence réelle; la véritable énergie productive du prolétariat ne peut s'éveiller qu'après la prise du pouvoir d'État. Mais ce qui vaut pour le prolétariat vaut aussi pour les autres couches opprimées de la société bourgeoise. Elles aussi ne peuvent se développer et vivre que dans cet ensemble, la seule différence étant qu'elles sont dirigées également dans cet ordre étatique, certes le fait d'être dirigées pour elles dans le capitalisme consistait à ne pas pouvoir prendre conscience de leur propre dissolution économique et sociale, de leur exploitation et de leur oppression. En revanche, elles peuvent maintenant - sous direction prolétarienne - vivre non seulement en fonction de leurs intérêts propres, mais aussi atteindre au déploiement de leur énergie, qui était restée jusqu'alors cachée et atrophiée. Elles sont dirigées seulement dans la mesure où le cadre et l'orientation de ce développement sont déterminés par le prolétariat en tant que classe dirigeante de la révolution. Pour les couches intermédiaires non prolétariennes, le fait d'être dirigé a donc un sens très différent d'un point de vue matériel dans l'État prolétarien ou dans le cadre de la société bourgeoise. Mais il y a de plus une différence formelle et essentielle dans le fait que l'État prolétarien est dans l'histoire le premier État de classe qui avoue ouvertement et sans hypocrisie qu'il est un État de classe, un appareil d'oppression, un instrument de la lutte des classes. Seule cette franchise absolue, cette absence de dissimulation rendent possible une véritable entente entre le prolétariat et les autres couches de la société, mais c'est bien plus encore un moyen très important d'auto-éducation pour le prolétariat. Car autant il fut extrêmement important de lui faire prendre conscience qu'il en était à la phase décisive des luttes révolutionnaires, que la lutte pour le pouvoir, pour la direction de la société avait déjà éclaté, autant il serait dangereux de laisser cette vérité se scléroser, faute d'examen dialectique. Ce serait donc très dangereux si le prolétariat, en se libérant de l'idéologie du paci-

fisme dans la lutte des classes, en comprenant la signification historique et la nécessité de la violence, s'imaginait alors que tous les problèmes de la domination du prolétariat doivent être réglés en toute circonstance par la violence. Mais ce serait encore plus dangereux s'il venait à l'idée du prolétariat que la lutte des classes finit avec la conquête du pouvoir d'État, ou du moins est parvenue à un arrêt. Le prolétariat doit comprendre que la conquête du pouvoir d'État n'est qu'une phase de cette lutte. La lutte après la prise du pouvoir d'État devient encore plus ardente, et on ne peut absolument pas prétendre que les rapports de force se soient déplacés aussitôt et décisivement en faveur du prolétariat. Lénine répète infatigablement que la bourgeoisie reste encore la classe la plus puissante même au début de la République soviétique, même après son expropriation économique, et pendant son oppression politique. Mais les rapports de force se sont déplacés dans la mesure où le prolétariat s'est conquis une nouvelle arme puissante pour sa lutte de classe : l'État. La valeur de cette arme, son aptitude à désagréger, à isoler, à anéantir la bourgeoisie, à gagner à lui et à éduquer les autres couches de la société pour les associer à l'État des ouvriers et des paysans, à organiser le prolétariat lui-même pour en faire véritablement la classe dirigeante, tout cela n'est certes pas acquis automatiquement par la simple conquête du pouvoir d'État, et l'État ne se développe pas non plus forcément comme moyen de lutte à partir du simple fait de la conquête du pouvoir. La valeur de l'état en tant qu'arme du prolétariat dépend de ce que le prolétariat saura en faire.

L'actualité de la révolution s'exprime dans l'actualité pour le prolétariat du problème de l'État. Cela pose en même temps le problème du socialisme lui-même, qui de lointaine perspective, d'un but final devient une question immédiate d'actualité, pour le prolétariat. La proximité tangible de la réalisation du socialisme est à son tour un rapport dialectique et ce pourrait être fatal pour le prolétariat d'interpréter de manière mécaniste et utopique cette proximité du socialisme comme sa réalisation même obtenue par la simple prise du pouvoir (expropriation des capitalistes, nationalisations, socialisations, etc.). Marx a analysé avec une extrême perspicacité le passage du capitalisme au socialisme et a indiqué les diverses formes de structures bourgeoises qui ne peuvent être éliminées progressivement qu'à travers une évolution de longue haleine. Lénine trace aussi nettement que possible la ligne de démarcation d'avec l'utopie.

L'expression : « République socialiste soviétique » signifie que le pouvoir des soviets entend réaliser la transition au socialisme et non point qu'il reconnaisse le régime économique actuel pour un régime socialiste. (Sur l'impôt en nature, 21 avril 1921)

L'actualité de la révolution signifie donc que le socialisme est une question à l'ordre du jour pour le mouvement ouvrier, mais seulement dans le sens où il doit lutter quotidiennement pour la réalisation de ses conditions et où quelques-unes des mesures concrètes du jour représentent déjà des pas concrets vers sa réalisation. L'opportunisme révèle précisément sur ce point

dans sa critique des rapports entre soviets et socialisme, qu'il est définitivement passé dans le camp de la bourgeoisie, qu'il est devenu l'ennemi de classe du prolétariat. Car d'une part il considère tous les semblants de concessions qu'une bourgeoisie momentanément effrayée et désorganisée a faites au prolétariat pour les reprendre dès que possible comme des pas effectifs vers le socialisme (que l'on pense aux « commissions de socialisation » de 1918-1919 en Allemagne et en Autriche, commissions depuis longtemps liquidées). D'autre part il raille la République soviétique parce qu'elle ne réalise pas immédiatement et véritablement le socialisme, parce que sous des formes prolétariennes, sous une direction prolétarienne, elle ne fait qu'une révolution bourgeoise (« la Russie comme république des paysans », « réintroduction du capitalisme », etc.). Dans les deux cas il apparaît que pour les opportunistes de tout acabit, le véritable ennemi qui doit être vraiment combattu est précisément la révolution prolétarienne elle-même. Cela n'est que l'évolution logique consécutive à leur prise de position vis-à-vis de la guerre impérialiste. Mais Lénine ne fait que poursuivre également sa critique qu'il avait faite avant et pendant la guerre en traitant pratiquement les opportunistes dans la République soviétique comme des ennemis de la classe ouvrière. L'opportunisme fait partie aussi de la bourgeoisie dont l'appareil moral et matériel doit être détruit, dont la structure doit être désorganisée par la dictature afin que son influence ne s'empare pas des couches sociales que leur situation objective de classe rend politiquement instables. L'actualité du socialisme précisément rend cette lutte beaucoup plus âpre qu'à l'époque par exemple des débats autour de Bernstein. L'État en tant qu'arme du prolétariat en vue du combat pour le socialisme, pour l'oppression de la bourgeoisie est en même temps une arme en vue de l'extirpation du danger opportuniste pour la lutte de classe du prolétariat qui doit être poursuivie avec une égale violence lors de la dictature.

LA « REALPOLITIK » RÉVOLUTIONNAIRE

Le prolétariat s'empare du pouvoir et met en place sa dictature révolutionnaire : cela signifie que la réalisation du socialisme est devenue une question à l'ordre du jour. C'est un problème auquel le prolétariat est le moins préparé idéologiquement, car la « realpolitik » de la social-démocratie, qui a toujours traité les questions du jour comme de simples questions du jour sans rapport avec l'évolution d'ensemble, sans lien avec les problèmes ultimes de la lutte des classes, donc sans jamais dépasser effectivement et concrètement l'horizon de la société bourgeoise conféra ainsi à nouveau au socialisme le caractère d'utopie aux yeux des ouvriers. La séparation du but final et du mouvement ne fausse pas seulement la vision juste des problèmes quotidiens, du mouvement, mais elle transforme en même temps le but final en utopie. Cette régression à l'utopisme prend des formes très diverses. Elle s'exprime avant tout dans le fait que le socialisme n'apparaît pas aux yeux des utopistes comme un processus en développement mais comme un étant. Autrement dit, on n'analyse les problèmes du socialisme que lorsqu'on les pose sous l'angle des questions économiques, culturelles, etc. et des solutions tech-

riques favorables qui sont possibles lorsque le socialisme est déjà entré dans la phase de réalisation pratique. Mais on ne soulève ni la question de savoir comment une telle situation est réalisée socialement, quels rapports de classe, quelles formes économiques le prolétariat trouve au moment historique où il s'attelle à la tâche de la réalisation du socialisme. (De même que Fourier en son temps a étudié très exactement l'aménagement des phalanstères sans pouvoir montrer la voie concrète qui permet de les réaliser.) L'éclectisme opportuniste, la suppression de la dialectique dans la méthode de pensée socialiste, retire donc le socialisme lui-même du processus historique de la lutte des classes. C'est pourquoi ceux qui ont été contaminés par le poison de cette pensée sont forcés de percevoir les prémices de la réalisation du socialisme, tout comme les problèmes de sa réalisation dans une perspective déformée. L'erreur de cette position va si loin qu'elle s'empare non seulement de la pensée des opportunistes pour lesquels le socialisme reste en effet toujours un but lointain mais elle conduit aussi des révolutionnaires sincères à des conceptions erronées. Ceux-ci une grande partie de la gauche de la 2^e Internationale, ont bien vu le processus révolutionnaire lui-même, la lutte pour le pouvoir en tant que processus, en relation avec les questions pratiques quotidiennes, mais ils furent incapables d'intégrer également dans cet ensemble la situation du prolétariat après la conquête du pouvoir et les problèmes concrets qui découlent de cette situation. Là également ils sont devenus des utopistes.

Le réalisme admirable avec lequel Lénine a traité tous les problèmes du socialisme pendant la dictature du prolétariat et qui lui valut la considération même de ses rivaux bourgeois et petits-bourgeois n'est donc rien de plus que l'application conséquente du marxisme, du mode de réflexion historico-dialectique aux problèmes désormais actuels du socialisme. Il est très peu question dans les écrits et les paroles de Lénine - comme d'ailleurs dans les œuvres de Marx - du socialisme comme fait existant, mais il est d'autant plus question en revanche des pas qui peuvent conduire à sa réalisation. Car il ne nous est pas possible de nous imaginer concrètement dans ses détails le socialisme comme situation existante. Aussi importante que soit la connaissance théoriquement juste de sa structure fondamentale, cette connaissance tire son véritable sens surtout du fait qu'elle constitue un critère auquel est mesurée la justesse des pas que nous faisons en direction du socialisme. La connaissance concrète du socialisme est, comme le socialisme lui-même d'ailleurs, le résultat de la lutte qui est menée pour y parvenir, elle ne nous est donnée que dans la lutte pour le socialisme et par elle. Et tout essai pour parvenir à une connaissance du socialisme qui n'emprunterait pas la voie de ses rapports réciproques dialectiques avec les problèmes quotidiens de la lutte des classes, ferait de cette connaissance une simple métaphysique, une utopie, quelque chose de purement contemplatif et non pas pratique.

Le réalisme de Lénine, sa « *realpolitik* » constitue donc la liquidation définitive de tout utopisme, l'accomplissement concret du contenu du programme de Marx ; autrement dit, une théorie devenue pratique, une théorie de la praxis. Lénine a fait la même chose avec le problème du socialisme que ce

qu'il avait fait avec le problème de l'État : il l'a arraché à l'isolement métaphysique qui jusqu'alors était le sien, et l'influence de la petite-bourgeoise, pour l'inscrire dans l'ensemble des problèmes de la lutte de classes. Il a expérimenté dans la vie concrète du développement historique les indications géniales que Marx a données dans la *Critique du programme de Gotha* et dans d'autres œuvres, il les a, au contact de la réalité historique, rendues plus concrètes et plus achevées qu'il n'était possible de le faire à l'époque de Marx, même pour un génie comme Marx.

Les problèmes du socialisme sont par conséquent les problèmes de la structure économique et des rapports de classe au moment où le prolétariat s'empare du pouvoir d'État. Ils sont issus directement des conditions dans lesquelles le prolétariat érige sa dictature. Ils ne peuvent donc être compris et résolus que dans le cadre de ces problèmes; mais ils contiennent - toujours pour cette raison - un élément radicalement nouveau par rapport à cette situation et à toutes les situations précédentes. Tous les éléments ont en effet beau découler du passé, leur relation avec le maintien et le renforcement de la domination du prolétariat donne naissance à de nouveaux problèmes qui ne pouvaient se trouver ni chez Marx ni dans les autres théories antérieures et qui ne peuvent être appréhendés et résolus que dans cette situation foncièrement nouvelle.

Quand on remonte à son aspect d'ensemble et à ses fondements, la « *realpolitik* » de Lénine se révèle être l'apogée jusqu'à présent de la dialectique matérialiste. C'est, d'une part, une analyse de la situation donnée, de la structure économique et des rapports de classes, qui tout en étant strictement marxiste dans sa simplicité et sa sobriété, pénètre très profondément la réalité concrète. C'est, d'autre part, une conscience de tous les aspects nouveaux de cette situation, conscience claire et déformée par aucune prévention théorique et aucun désir utopique. Mais cette exigence simple en apparence et effectivement issue de l'essence de la dialectique matérialiste - qui est en effet une théorie de l'histoire - n'est pas facile à satisfaire. Les habitudes de pensée du capitalisme ont inculqué aux hommes et en particulier aux hommes de science, la tendance à ne vouloir expliquer une chose nouvelle qu'à partir uniquement du passé, la réalité d'aujourd'hui entièrement à partir de la réalité d'hier. L'utopisme des révolutionnaires est une tentative pour s'en sortir avec les moyens du bord et pour se transporter d'un bond dans un monde totalement nouveau au lieu de comprendre à l'aide de la dialectique, l'apparition dialectique du nouveau à partir de l'ancien.

Le terme de capitalisme d'État désorienté bien des gens. Pour éviter cela, il ne faut pas oublier cette vérité majeure, à savoir qu'aucune théorie, aucun ouvrage ne traitent la question du capitalisme d'État, tel qu'il existe chez nous, pour la simple raison que les notions habituelles rattachées à ces termes, ont trait au pouvoir de la bourgeoisie en société capitaliste. Tandis que notre société à nous est sortie des rails capitalistes ; elle ne s'est pas encore engagée sur une voie nouvelle, mais ce n'est plus la bourgeoisie

qui gouverne l'État, c'est le prolétariat. (Rapport politique au 11^e congrès du PCR, 27 mars 1922)

Mais dans quel contexte réel et concret de réalisation du socialisme le prolétariat russe parvenu à la domination se trouve-t-il ? Tout d'abord devant un capitalisme monopoliste relativement développé et s'écroulant à la suite de la guerre mondiale et ceci dans un pays agricole arriéré dont la paysannerie n'a pu se libérer des chaînes des vestiges féodaux qu'en liaison avec la révolution prolétarienne. D'autre part hors de la Russie, un monde environnant capitaliste hostile qui entend bien se jeter avec tous les moyens dont il dispose sur le nouvel État ouvrier et paysan et qui serait suffisamment puissant pour écraser ce dernier militairement ou économiquement, s'il n'était pas lui-même profondément divisé par les effets toujours croissants des contradictions du capitalisme impérialiste, si bien que le prolétariat a toujours des occasions d'exploiter ces rivalités, etc., à son profit. (Nous n'avons certes indiqué là que les deux ensembles de problèmes fondamentaux ; mais en quelques pages ceux-ci ne peuvent pas être traités de façon complète.)

Les fondements matériels du socialisme en tant que forme économique supérieure remplaçant le capitalisme, ne peuvent être qu'une réorganisation, qu'un développement supérieur de l'industrie, son adaptation aux besoins des classes laborieuses, sa transformation dans le sens d'une vie de plus en plus accomplie (suppression de l'opposition ville-campagne, de l'opposition travail intellectuel-travail manuel, etc.). L'état de ces fondements matériels du socialisme conditionne ainsi les possibilités et les voies de sa réalisation concrète. Dès 1917, avant la conquête du pouvoir d'État, Lénine a déterminé clairement la situation économique et les tâches qui en découlent pour le prolétariat.

La dialectique de l'histoire est précisément telle que la guerre, qui a extraordinairement accéléré la transformation du capitalisme monopoliste en capitalisme monopoliste d'État, a par là même considérablement rapproché l'humanité du socialisme.

La guerre impérialiste marque la veille de la révolution socialiste. Non seulement parce que ses horreurs engendrent l'insurrection prolétarienne -aucune insurrection ne créera le socialisme s'il n'est pas mûr économiquement- mais encore parce que le capitalisme monopoliste d'État est la préparation matérielle la plus complète du socialisme, l'antichambre du socialisme, l'étape de l'histoire qu'aucune autre étape intermédiaire ne sépare du socialisme. (La Catastrophe imminente et les moyens de la conjurer, septembre 1917)

Car le socialisme n'est autre chose que l'étape immédiatement consécutive au monopole capitaliste d'État. Ou encore : le socialisme n'est autre chose que le monopole capitaliste d'État mis au service du peuple entier et qui, pour autant, a cessé d'être un monopole capitaliste. (idem)

Et il ajoute au début de 1918 :

Le capitalisme d'État serait un pas en avant. Si nous pouvions en Russie réaliser sous peu un capitalisme d'État, ce serait une victoire. (Rapport au comité exécutif central de Russie, 29 avril 1918)

Il fallait citer ces passages en détail pour contredire la légende sociale-démocrate et bourgeoise si largement répandue selon laquelle Lénine aurait, après l'échec de la tentative « marxiste doctrinaire » pour introduire le communisme « d'un seul coup », conclu un compromis par « intelligence réaliste », et se serait écarté de la ligne initiale de sa politique. La vérité historique est radicalement différente. Le prétendu communisme de guerre que Lénine appelle « mesure provisoire conditionnée par la guerre civile et la destruction » et qui n'« était pas une politique correspondant aux tâches économiques du prolétariat et ne pouvait l'être », était une déviation de la ligne selon laquelle s'effectue, d'après ses prévisions théoriques, l'évolution vers le socialisme. C'était certes une mesure conditionnée par la guerre civile à l'intérieur et à l'extérieur, donc inévitable, mais pourtant provisoire. Mais d'après Lénine il aurait été fatal pour le prolétariat de méconnaître ce caractère du communisme de guerre et de l'apprécier même - comme l'ont fait de nombreux révolutionnaires sincères, mais qui n'étaient pas à la hauteur de Lénine sur le plan théorique - comme un pas effectué en direction du socialisme.

Il ne s'agit pas du degré de caractère socialiste que révèlent les formes extérieures de la vie économique, mais exclusivement du degré de maîtrise effective du prolétariat sur cet appareil économique dont il s'est emparé avec la prise du pouvoir et qui est en même temps le fondement de son existence sociale, c'est-à-dire de la grande industrie, maîtrisée, mise effectivement au service de ses objectifs de classe. Mais le contexte de ces objectifs de classe et par suite les moyens de leur réalisation ont beau être transformés, leur fondement général doit cependant rester le même à savoir la continuation de la lutte des classes avec l'aide des couches intermédiaires toujours instables (surtout les paysans) sur le front décisif c'est-à-dire contre la bourgeoisie. Et de ce point de vue il ne faut jamais oublier que le prolétariat malgré sa première victoire est toujours la classe la plus faible - et le sera encore longtemps - jusqu'à la victoire de la révolution à l'échelle mondiale. Sa lutte doit donc s'orienter économiquement selon deux lignes de force : d'une part, empêcher aussi rapidement que possible la destruction de la grande industrie par la guerre et la guerre civile, car sans cette base le prolétariat en tant que classe, court à sa perte. D'autre part, régler tous les problèmes de production et de distribution de telle manière que la paysannerie, devenue l'alliée du prolétariat par la solution révolutionnaire de la question agraire, reste dans cette alliance grâce à la satisfaction aussi grande que possible de ses revendications matérielles. Les moyens de réaliser ces objectifs diffèrent suivant les circonstances. Mais la réalisation progressive de ces objectifs est la seule voie possible pour maintenir la domination du prolétariat et les prémices du socialisme.

La lutte de classe entre bourgeoisie et prolétariat se poursuit donc avec une égale violence sur le front de l'économie intérieure. La petite entreprise qu'il est absolument utopique de vouloir supprimer, de « socialiser » à ce stade-là, « produit sans discontinuation le capitalisme et la bourgeoisie, quotidiennement sans répit, de manière élémentaire et en quantité massive ». Ce qui importe c'est qui aura le dessus dans cette course, la bourgeoisie se reformant et accumulant à nouveau ou la grande industrie étatisée et contrôlée par la pro-

létariat. Le prolétariat doit risquer cette compétition s'il ne veut pas risquer à la longue par l'étranglement des petites entreprises, du commerce, etc. (dont l'application réelle est de toute façon illusoire), de laisser se relâcher l'alliance avec les petits paysans. De plus la bourgeoisie entre encore en lice sous la forme du capital étranger, des concessions, etc. C'est ici que la situation devient paradoxale car ce mouvement - quelles que soient ses intentions - peut devenir l'allié du prolétariat, sous son aspect économique objectif, puisqu'il contribue à renforcer la puissance économique de la grande industrie. Ainsi naît « une alliance contre les éléments de la petite entreprise ». Mais, d'autre part, la tendance naturelle du capital concessionnaire à transformer progressivement l'État prolétarien en une colonie capitaliste doit être énergiquement combattue (autorisation des concessions, monopole du commerce extérieur, etc.).

Il n'est pas possible, à l'aide de ces quelques remarques, d'esquisser même à gros traits la politique économique de Lénine. Ce qui est souligné ici doit seulement servir à illustrer les principes de la politique de Lénine, ses fondements théoriques pour les faire comprendre clairement. Et ce principe se résume en ceci : maintenir à tout prix la domination du prolétariat dans un univers d'ennemis déclarés ou non déclarés, et d'alliés hésitants. De même que le principe de base de sa politique avant la prise de pouvoir a été de découvrir dans le fouillis et l'entrecroisement des tendances sociales du capitalisme déclinant les moments qui, exploités par le prolétariat, étaient capables de faire de ce dernier la classe dominante et dirigeante de la société. Lénine s'est tenu toute sa vie à ce principe sans défaillance ni concession. Mais il a retenu ce principe, sans jamais également la moindre concession, en tant que principe dialectique. Au sens où « le principe de la dialectique marxiste consiste en ce que toutes les limites de la nature et de l'histoire sont conditionnées et mobiles à la fois, qu'il n'y a pas un seul phénomène qui ne puisse dans certaines conditions se transformer en son contraire ».

La dialectique exige un examen complet du phénomène social concerné, dans son évolution, ainsi qu'une réduction des moments extérieurs et apparents aux forces agissantes fondamentales, au développement des forces productives et à la lutte de classes. (La Faillite de la 2^e Internationale, juin 1915)

Ce qui fait la grandeur de Lénine en tant que dialecticien, c'est qu'il a appréhendé lucidement les principes fondamentaux de la dialectique, le développement des forces productives et la lutte de classes toujours en fonction de leur essence profonde, concrètement, sans prévention abstraite mais sans se laisser troubler non plus de façon fétichiste par des phénomènes superficiels et qu'il a toujours rattaché l'ensemble des phénomènes étudiés à leur ultime fondement : l'action concrète d'hommes concrets (c'est-à-dire conditionnés par leur appartenance de classe) sur la base de leurs véritables intérêts de classe. Ce n'est qu'à partir de ce principe que s'écroule la légende de « l'habile politicien réaliste » Lénine, du « maître du compromis » et que se dévoile le véritable Lénine continuant la dialectique de Marx de façon conséquente.

Il faut avant tout rejeter dans la détermination du concept de compromis toute acceptation tendant à en faire une ficelle, une habileté, une duperie raffinée. « Les gens, disait Lénine, qui entendent par politique des petits tours de passe-passe frôlant parfois l'escroquerie doivent se heurter à notre refus le plus catégorique. Les classes ne peuvent pas être trompées. » Le compromis revient donc chez Lénine à ceci : apprécier les lignes d'évolution réelles des classes (éventuellement des nations comme par exemple chez les peuples opprimés), qui, dans certaines circonstances, pendant un certain laps de temps, pour certaines questions, suivent une voie parallèle aux intérêts vitaux du prolétariat et qui à cet effet et à l'avantage des deux parties intéressées peuvent être avantageusement utilisées.

Cependant des compromis peuvent être, aussi, une forme de lutte de classe avec l'ennemi décisif de la classe ouvrière : à savoir la bourgeoisie (que l'on pense, par exemple, aux relations de la Russie soviétique avec les États impérialistes). Les théoriciens de l'opportunisme s'accrochent, de même, à cette forme particulière des compromis, en partie pour faire l'éloge - ou déprécier - Lénine en tant que « politicien réaliste non dogmatique », en partie pour trouver un camouflage pour leur propres compromis. Nous avons déjà insisté sur ce qu'a d'erroné le premier argument ; pour l'évaluation du second il faut tenir compte - comme à propos de n'importe quelle question dialectique - de la totalité qui constitue l'environnement concret de tout compromis. Et aussitôt devient apparent le fait que le compromis de Lénine et celui des opportunistes partent de prémices diamétralement opposées. Avouée ou inconsciente la tactique social-démocrate est fondée sur l'éloignement de la véritable révolution : les conditions objectives de la révolution sociale ne sont pas encore réunies; le prolétariat n'est pas encore mûr, idéologiquement, pour la révolution; le parti et les syndicats sont encore trop faibles, etc. ; c'est pour cela que le parti doit conclure des compromis avec la bourgeoisie. D'autant plus que les conditions subjectives et objectives de la révolution sociale seront réunies, d'autant « plus purement » le prolétariat pourra réaliser ses buts de classe; de cette façon le compromis a souvent dans la pratique comme complément un grand « radicalisme », un maintien « puriste » des principes par rapport aux « buts finaux ». Bien entendu, dans ce contexte nous ne pouvons tenir compte de ces théories sociales-démocrates-là qui, d'une façon quelconque, se croient obligées de maintenir la théorie de la lutte de classe ; car pour les autres variantes le compromis n'est plus un compromis du tout, mais la collaboration naturelle des différentes couches socio-professionnelles pour le bien de la communauté.

Par contre, pour Lénine, le compromis découle en ligne directe et logique de l'actualité de la révolution. Si le caractère fondamental de toute l'époque est l'actualité de la révolution, si cette évolution peut survenir à chaque moment (aussi bien dans tout pays particulier comme à l'échelle mondiale) sans que jamais ce moment se laisse déterminer à l'avance, et si le caractère révolutionnaire de toute notre époque se manifeste dans la décomposition progressive de la société bourgeoise (ce qui a comme conséquence nécessaire que les tendances les plus divergentes se relaient et s'entremêlent de façon perma-

nente) tout cela signifie donc que le prolétariat ne peut pas commencer et achever sa révolution dans des conditions les « plus favorables » choisies par lui, et que par conséquent il doit utiliser, en toutes circonstances, toute tendance susceptible, même temporairement, de favoriser la révolution, ou du moins d'affaiblir ses ennemis. Nous avons donné précédemment quelques citations de Lénine qui montrent le peu d'illusions qu'il se faisait - encore avant la prise du pouvoir - concernant le rythme de réalisation du socialisme. Les phrases suivantes, tirées d'un de ses derniers articles écrit après la période des « compromis », montrent tout aussi clairement que cette prévision n'a jamais significé pour lui un report de l'activité révolutionnaire.

Napoléon a dit : « On s'engage et puis... on voit. » C'est ce que nous avons fait ; d'abord nous avons engagé un combat sérieux en octobre 1917, puis le cours du développement nous a révélé des détails (du point de vue de l'histoire mondiale ce ne sont, sans nul doute, que des détails) tels que la paix de Brest-Litovsk, ou la NEP, etc. Et à l'heure présente, il est hors de doute que, pour l'essentiel, nous avons remporté la victoire. (Sur notre révolution, 16 janvier 1923)

La théorie et la tactique léniniste du compromis ne sont donc que la conséquence concrète et logique de la conception historique marxiste-dialectique selon laquelle les hommes font eux-mêmes leur histoire mais ne peuvent la faire dans des conditions choisies par eux. Elle découle de la conception qui veut que l'histoire produise toujours du nouveau, que les moments historiques, entrecroisements momentanés de tendances, ne reviennent donc jamais sous la même forme, que certaines tendances qui aujourd'hui peuvent être exploitées à fond en vue de la révolution peuvent demain lui être fatales et inversement. Ainsi, c'est un compromis que Lénine veut proposer début septembre 1917 aux mencheviks et aux SR, une action commune, en vertu du vieux mot d'ordre bolchevik « tout le pouvoir aux soviets » (*Au sujet des compromis*, 1-3 septembre 1917). Cependant, à la mi-septembre, il écrit :

La plus grave erreur serait de croire que notre offre de compromis n'a pas encore été repoussée, que la Conférence démocratique peut encore l'accepter. Le compromis a été proposé par un parti à des partis : il ne pouvait en être autrement. Les partis l'ont repoussé. (Lettre au comité central du PB, 15 septembre 1917)

L'application de cette théorie à Brest-Litovsk, aux concessions, etc., va de soi.

On voit bien plus nettement encore dans la lutte théorique de Lénine contre l'aile gauche de son propre parti (après la première révolution et après la paix de Brest-Litovsk dans le cadre russe et pendant les années 1920-21 dans le cadre européen) à quel point toute sa théorie du compromis s'appuie dans sa conception fondamentale sur l'actualité de la révolution. Dans toutes ces controverses le mot d'ordre des radicaux de gauche était de refuser tout compromis pour des raisons de principe. Et la polémique léniniste tend à prouver essentiellement que refuser tout compromis revient à éviter les luttes décisives et que cette conception fait preuve de défaitisme à l'égard de la révolution. Car la véritable situation révolutionnaire - et cela est pour Lénine le trait caracté-

ristique de notre époque - s'exprime par le fait qu'il ne peut pas y avoir de terrain de lutte de classe sans possibilités révolutionnaires (ou contre-révolutionnaires). Le véritable révolutionnaire, par conséquent, celui qui sait que nous vivons à une époque révolutionnaire et qui en tire pratiquement les conséquences, doit toujours considérer la totalité de la réalité historico-sociale de ce point de vue et, dans l'intérêt de la révolution, tenir compte activement de tout événement, grand ou petit, habituel ou surprenant, en fonction de son importance pour la révolution et seulement en fonction de cela. En appelant parfois le radicalisme de gauche opportunisme de gauche, Lénine a vu très pertinemment et profondément les perspectives historiques communes de ces deux courants autrement si opposés, dont l'un honnit tout compromis, et dont l'autre voit dans le compromis le principe de la « *realpolitik* » qu'il oppose au « *maintien rigide de principes dogmatiques* » : un certain pessimisme au sujet de la proximité et de l'actualité de la révolution. À la manière dont, à partir du même principe, il rejette les deux tendances on voit que chez Lénine et chez les opportunistes le compromis est seulement un mot identique, mais qu'il se rapporte à une réalité fondamentalement différente et recouvre donc une conception fondamentalement différente chez chacun d'eux.

Non seulement la compréhension précise de ce que Lénine entend par compromis et de la manière dont il a fondé théoriquement la tactique de celui-ci est d'une importance capitale pour comprendre exactement sa méthode, mais elle est aussi d'une grande portée pratique. Le compromis n'est possible chez Lénine que par l'interaction dialectique avec le ferme maintien des principes et de la méthode du marxisme ; on voit constamment apparaître au cœur même du compromis l'étape suivante réelle qui aboutira à la réalisation de la théorie du marxisme. De même que cette théorie et cette tactique se distinguent nettement du maintien rigide et mécaniste des principes « purs », de même elles doivent s'éloigner strictement de toute « *realpolitik* » schématique, car sans principes. Autrement dit il ne suffit pas aux yeux de Lénine que la situation concrète dans laquelle on doit agir, les rapports de force concrets qui déterminent le compromis, la tendance de développement nécessaire du mouvement ouvrier qui conditionne son orientation soient reconnus et appréciés correctement dans leur facticité, mais il considère que cela constitue un danger pratique énorme pour le mouvement ouvrier lorsqu'une telle compréhension exacte de la réalité ne s'inscrit pas dans le cadre de la connaissance générale exacte du processus historique tout entier. Ainsi a-t-il approuvé le comportement pratique des communistes allemands à l'égard du « *gouvernement ouvrier* » projeté après l'échec du putsch de Kapp, la prétendue « *opposition loyale* » ; mais il a blâmé sévèrement le fait que cette tactique juste en soi se soit appuyée sur une perspective historique théoriquement fautive, car pleines d'illusions démocratiques.

L'union dialectiquement juste du général et du particulier, la reconnaissance de l'universel (de la tendance fondamentale de l'histoire) dans le particulier (dans la situation concrète) et par là, comme conséquence la concrétisation de la théorie, constituent l'idée fondamentale de cette théorie de cette théorie

de compromis. Ceux qui ne voient en Lénine qu'un « politicien réaliste », intelligent et parfois même génial, méconnaissent absolument l'essence de sa méthode. Mais ceux qui estiment trouver dans ses décisions des « recettes » applicables partout, des « formules » pour une action pratique juste, le méconnaissent bien plus encore. Lénine n'a jamais posé « des règles générales » qui puissent être « appliquées » à une série de cas. Ses « vérités » sont issues de l'analyse concrète de la situation concrète à l'aide de la conception dialectique de l'histoire. On aboutit à une caricature, à un léninisme vulgaire si l'on « généralise » mécaniquement ses gestes et ses décisions; ainsi par exemple ces communistes hongrois qui, au cours de l'été 1919, ont cherché à imiter schématiquement la paix de Brest-Litovsk, dans une situation entièrement différente, avec leur réponse à la note de Clemenceau. Car comme le souligne Marx en blâmant sévèrement Lasalle :

La méthode dialectique est appliquée faussement. Hegel n'a jamais appelé dialectique la subsomption d'une masse de « cas » sous un principe général. (Karl Marx, Lettre à Engels, 9 décembre 1861)

Le fait de tenir compte de toutes les tendances présentes dans chaque situation concrète ne signifie pas pour autant que l'on doive leur accorder la même valeur dans les décisions. Au contraire ! Chaque situation a un problème central et la décision qui en découlera dépend aussi bien de toutes les autres questions concomitantes que du développement ultérieur de toutes les tendances sociales dans le futur.

Il faut savoir trouver, à chaque moment donné, le maillon précis dont on doit se saisir de toutes ses forces pour retenir toute la chaîne et préparer solidement le passage au maillon suivant ; l'ordre de succession des maillons, leur forme, leur assemblage et ce qui les distingue les uns des autres, ne sont pas aussi simples, ni aussi rudimentaires dans une chaîne d'événements historiques que dans une chaîne ordinaire, sortie des mains d'un forgeron. (Les Tâches immédiates du pouvoir des soviets, avril 1918)

Le moment de la vie sociale à l'instant présent qui prendra une telle importance ne peut être trouvé qu'à partir de la dialectique marxiste, de l'analyse concrète de la situation concrète. Le fil conducteur qui nous permet de le trouver est la vision révolutionnaire de la société comme une totalité en train de se développer. Car ce n'est qu'en liaison au tout que le maillon momentanément décisif de la chaîne acquiert son importance : celui-ci doit être saisi, car ce n'est que de cette manière que l'on saisira le tout.

À proprement parler, il nous reste seulement à rendre notre population civilisée au point qu'elle comprenne tous les avantages qu'offre un ralliement généralisé aux coopératives, et qu'elle l'organise. Seulement cela. Là est toute la sagesse qu'il nous faut à présent pour passer au socialisme. Mais ce « seulement » nécessite toute une révolution, toute une époque de développement culturel de la masse populaire. (De la coopération, 4 janvier 1923)

Il ne nous est malheureusement pas possible d'analyser ici tout l'article en détail. Cette analyse - et l'analyse de n'importe quelle indication tactique de Lénine - montrerait comment le tout est toujours contenu dans chacun des maillons de la chaîne. Elle montrerait aussi que le critère de la véritable politique marxiste consiste toujours à extraire ces moments du processus général et à concentrer sur eux le maximum d'énergie, moments qui, à l'instant donnée, recèlent dans leur totalité pratique et tangible, une relation au tout de l'actualité présente et du problème central de l'évolution ultérieure, donc par rapport à l'avenir. Le fait de saisir énergiquement le maillon suivant la chaîne, maillon décisif, ne signifie pas pour autant que ce moment doive être arraché du tout et que les autres soient alors négligés à cause de lui. Au contraire, cela veut dire que tous les autres moments doivent être mis en rapport avec ce problème central et être compris et résolus dans ce rapport. La connexion de tous les problèmes entre eux n'est pas relâchée par cette conception, celle-ci ne fait au contraire que la renforcer et la concrétiser.

Ces moments sont produits par le processus historique, par le développement objectif des forces productives. Mais il dépend du prolétariat que celui-ci soit capable de les comprendre, de les saisir et par là d'influencer leur développement ultérieur. La proposition marxiste fondamentale et que nous avons souvent citée : à savoir que les hommes font eux-mêmes leur histoire, acquiert à l'ère de la révolution et après la prise du pouvoir une importance toujours croissante, même si, bien entendu, le complément dialectique de sa véracité totale, c'est-à-dire l'importance des circonstances qui, elles, ne sont pas choisies, est indispensable. Cela signifie pratiquement que le rôle du parti dans la révolution - l'idée maîtresse du jeune Lénine - est encore plus grand et décisif à l'époque du passage au socialisme que dans la période préparatoire. Car plus l'influence active du prolétariat grandit, en déterminant le cours de l'histoire, plus ses décisions marquent sa destinée propre - au bon sens comme au mauvais sens du terme - et celle de toute l'humanité, plus il est vital de maintenir dans toute sa pureté la seule boussole susceptible de guider sur cet océan tumultueux des apparences, à savoir la conscience de classe du prolétariat, et de former à une clarté toujours plus grande cette conscience, seul guide possible dans le combat. Cette importance du rôle historiquement agissant du parti prolétarien est une idée fondamentale de la théorie - et donc de la politique - de Lénine qui n'a cessé de la mettre en relief et d'insister sur son importance dans les décisions pratiques. Il dit ainsi en 1922 en attaquant les autres adversaires de la NEP :

Le capitalisme d'État est un capitalisme que nous saurons limiter, dont nous saurons fixer les bornes, ce capitalisme d'État est rattaché à l'État, mais l'État, ce sont les ouvriers, c'est la partie avancée des ouvriers, c'est l'avant-garde, c'est nous. (Rapport politique au 11^e congrès du PCR, 22 mars 1922)

C'est pourquoi chaque étape de l'évolution vers le socialisme est toujours, et de façon décisive, aussi un problème interne du parti. C'est une réorientation

des forces, une adaptation des organes du parti à sa nouvelle tâche: influencer l'évolution de la société dans le sens dicté par l'analyse précise et minutieuse de la totalité du point de vue de classe du prolétariat. Voilà pourquoi le parti occupe la place suprême dans la hiérarchie des forces déterminantes au sein de l'État que nous sommes. Mais c'est pourquoi ce parti lui-même - étant donné que la révolution ne peut être victorieuse qu'à l'échelle mondiale et que le prolétariat ne peut vraiment se constituer en classe qu'en tant que prolétariat mondial - est incorporé et subordonné, en tant que Section, à l'organe suprême de la révolution prolétarienne, à l'Internationale communiste. La rigidité mécaniste qui caractérise la pensée de tous les opportunistes et suivistes petits-bourgeois verra toujours dans de telles connexions des contradictions insolubles. Elle ne comprendra pas pourquoi les bolcheviks après être « retournés au capitalisme », tiennent cependant à l'ancienne structure du parti, à son ancienne dictature « antidémocratique ». Elle ne comprendra pas pourquoi l'Internationale communiste ne renonce pas un instant à la révolution mondiale, pourquoi elle tente de l'organiser et de la préparer avec tous les moyens dont elle dispose, alors qu'en même temps l'État du prolétariat russe essaie de conclure la paix avec les puissances impérialistes pour les amener à participer dans la mesure du possible à la construction économique de la Russie. Elle ne comprendra pas non plus pourquoi le parti tient aussi inexorablement à son caractère de rigueur interne et consacre les moyens les plus énergiques à sa consolidation idéologique et organisationnelle, alors que la politique économique de la République soviétique veille anxieusement à ce que l'alliance avec les paysans pauvres - à laquelle elle doit son existence - ne se relâche pas, alors que la République soviétique est en train de devenir, aux yeux des opportunistes un État paysan en perdant de plus en plus son caractère prolétarien, etc.. La rigidité mécaniste de la pensée non dialectique est incapable de comprendre que ces contradictions sont des contradictions du réel même, contradictions objectives de l'époque présente, que la politique du PCR (ex-Parti bolchevik), la politique de Lénine, n'est contradictoire que dans la mesure où elle cherche, et trouve, les réponses dialectiquement exactes aux contradictions objectives de sa propre existence sociale.

Ainsi l'analyse de la politique de Lénine nous ramène toujours aux fondements de la méthode dialectique. Son activité tout au long de sa vie est l'application conséquente de la dialectique de Marx aux phénomènes en perpétuel changement, et engendrant en permanence du nouveau, d'une époque de transition gigantesque. Mais comme la dialectique n'est pas une théorie toute faite qu'on peut appliquer mécaniquement à tous les phénomènes de la vie, mais n'existe - en tant que théorie - que dans cette application et à travers elle, la méthode dialectique est devenue après la praxis de Lénine, théoriquement beaucoup plus développée, plus élargie, et plus accomplie que celle qu'il a héritée de Marx et d'Engels.

Il est donc entièrement justifié de parler du léninisme comme nouvelle phase du développement de la dialectique matérialiste. Lénine a non seulement rétabli la pureté de la doctrine marxiste après des décennies d'affaiblissement

et de défiguration engendrés par le marxisme vulgaire, mais il a continué le développement de la méthode elle-même, l'a portée à un niveau de plus grande concrétisation et de plus grande maturité. Mais si la tâche des communistes est maintenant de poursuivre le chemin de Lénine, cela ne peut être fructueux que s'ils cherchent à avoir envers Lénine le comportement que lui-même eut à l'égard de Marx. Ce qui détermine la forme et le contenu de ce comportement, c'est l'évolution de la société, les problèmes et les tâches que le processus historique pose au marxisme, et ce qui détermine sa réussite c'est le niveau de conscience de classe prolétarienne au sein du parti dirigeant du prolétariat. Le léninisme signifie que la théorie du matérialisme historique s'est encore rapprochée des luttes quotidiennes du prolétariat, qu'elle est devenue encore plus pratique qu'elle ne pouvait l'être à l'époque de Marx. La tradition léniniste ne peut donc consister qu'à maintenir - sans la fausser ou la scléroser - la fonction à la fois vivante et vivifiante, à la fois croissante et enrichissante du matérialisme historique. C'est pourquoi - nous le répétons - Lénine doit être étudié par les communistes comme Marx l'a été par Lénine. On doit l'étudier pour apprendre à manier la méthode dialectique, pour apprendre à trouver le particulier dans le général et le général dans le particulier à partir de l'analyse concrète de la situation concrète, à trouver ce qui dans le moment nouveau d'une situation le relie au processus de développement antérieur, et trouver le nouveau qui naît sans cesse à partir des lois de l'évolution historique, à trouver dans le tout la partie et dans partie le tout, le moment de l'action effective dans l'évolution nécessaire et dans l'action elle-même sa connexion avec la nécessité du processus historique. Le léninisme signifie un niveau jamais atteint jusqu'à présent de la pensée concrète, anti-schématique, anti-mécaniste et purement dirigée vers l'action transformatrice - la pratique. Conserver cet acquis - voilà le devoir de léninistes. Mais dans le processus historique seul peut être conservé ce qui se développe de manière vivante. Et conserver ainsi la tradition léniniste est aujourd'hui la tâche la plus noble de tout militant qui prend au sérieux la méthode dialectique comme arme de la lutte de classe du prolétariat.

février 1924

cette édition part de la traduction de Jean-Marie Brohm, Boris Fraenkel, Cornélius Heim
Lukacs omet les références des citations : elles sont ici ajoutées
le dessin de Lukacs âgé est de Jean Vern

Cahiers révolution communiste

- n° 22 CoReP : Pour les États-Unis socialistes d'Europe, 2019
- n° 21 Trotsky : La grève générale en France, compilation 1936
- n° 20 Trotsky : Contre le Front populaire, compilation 1935
- n° 19 Trotsky : Face à la menace fasciste en France, compilation 1934
- n° 18 CoReP : plateforme, 2017
- n° 17 GMI : programme, 2017
- n° 16 La mobilisation de 2016 contre la loi travail
- n° 15 Lénine : l'État et la révolution, 1917
- n° 14 Casanova : l'Espagne livrée, 1939
- n° 13 Ligue des communistes : manifeste, 1847
- n° 12 4^e Internationale : manifeste, 1940
- n° 11 1995, en défense des retraites
- n° 10 Marx : salaire, prix et profit, 1865
- n° 9 Bolchevisme contre lambertisme, 2016
- n° 8 L'Ukraine déchirée par les impérialismes, 2015
- n° 7 Lénine & Zinoviev : le socialisme et la guerre, 1915
- n° 6 Marx : la crise, compilation 1847-1875
- n° 5 4^e Internationale : programme, 1938
- n° 4 VdT et la guerre mondiale, 2015
- n° 3 Chili 1970-1973, 2004
- n° 2 Luxemburg, Lénine, Trotsky : armer le peuple, compilation 1911-1934
- n° 1 GMI : plateforme, 2013

4 euros par la poste à l'ordre de l'ARTP
2 euros auprès des militants

Abonnement à Révolution communiste

Envoyer 12 euros (ou plus en soutien) à l'ordre de ARTP pour 5 numéros à
ARTP / AGECA service BP / 177 rue de Charonne / 75011 PARIS FRANCE



György Lukács naît en 1885 dans une famille de la bourgeoisie juive de Hongrie, alors partie de l'empire d'Autriche. Il obtient un doctorat en droit en 1906 et un doctorat en philosophie en 1909. Il est influencé par Hegel et Weber. Durant la Première guerre mondiale, il anime le Vasárnapi Kör (Cercle du dimanche) avec Béla Balázs, Arnold Hauser, Karl Mannheim, Béla Bartók, Michael Polanyi... Il écrit, entre autres, *La Théorie du roman* (1916).

Il devient tardivement marxiste en 1917 et rejoint le Parti communiste de Hongrie (KMP) en novembre 1918. Mais le parti dirigé par Béla Kun fusionne peu après avec le parti socialiste (MSzDP) en pleine montée révolutionnaire. Lukács participe à la République des conseils de Hongrie de mars 1919 dont il est vice-commissaire du peuple à l'Éducation. Le gouvernement ouvrier est paralysé par les centristes et les réformistes. Il ne parvient pas à rallier la paysannerie à la classe ouvrière. La révolution est confrontée à une coalition des forces réactionnaires roumaines, serbes, tchécoslovaques et hongroises menée par le général français Berthelot. Lukács combat dans les rangs de l'Armée rouge hongroise qui est vaincue. La contre-révolution débouche en août 1919 sur la terreur blanche et le pouvoir de l'amiral Horthy.

Condamné à mort par le régime fasciste, Lukács ne séjourne en Hongrie que pour des missions clandestines. Il est critiqué en 1920 par Lénine pour son gauchisme (un antiparlementarisme de principe). Il vit en exil en Autriche, puis en Allemagne et enfin en URSS à partir de 1933. En lien avec les débats du KMP de 1919 à 1922, il publie le recueil *Histoire et conscience de classe* en allemand en 1923 (en français : Minuit, 1960). Aussitôt après la mort de Lénine, en 1924, il écrit ce *Lénine* en allemand (en français : EDI, 1965). Celui-ci reste un des meilleurs ouvrages sur Lénine et le bolchevisme. En particulier, il met l'accent sur la dialectique. Après le 5^e congrès de l'Internationale communiste, en 1924, Lukács est violemment attaqué pour ces deux livres. Sa réponse n'a été connue qu'après sa mort (en français : *Dialectique et spontanéité*, Passion, 2001).

Le temps du débat est passé au sein de l'IC. Lukács capitule devant le stalinisme qui recouvre la prise du pouvoir par la bureaucratie privilégiée en URSS. Il se plie au « socialisme dans un seul pays » en 1926. En 1929, au 2^e congrès du KMP, Lukács est évincé de la direction du KMP.

Désormais, il se consacre à la littérature et à la philosophie. La division forcenée des rangs ouvriers aboutit à la prise du pouvoir par Hitler en 1933. En 1941, il est emprisonné brièvement en URSS ; Kun est liquidé. En 1945, Lukács retourne en Hongrie où il développe une grande activité culturelle jusqu'à une nouvelle campagne menée par les idéologues des totalitarismes russe et hongrois en 1949. Il se livre alors à une autocritique. En 1956, quand la révolution politique éclate, il rejoint le gouvernement de Nagy. La révolution des conseils ouvriers est écrasée par l'armée de l'URSS. Nagy est exécuté. Lukács refuse de se renier mais cesse toute activité politique jusqu'à sa mort en 1971.